

Formation au Service dans l'Église - Session 2007-2010

Histoire de l'Église : I.- L'Église dans l'Antiquité

Septembre 2007 Enseignant: Jacques Blandenier

I.- CONTEXTE ET MÉTHODES DE L'ÉVANGÉLISATION AU COURS DES TROIS PREMIERS SIÈCLES

1. Circonstances favorables et obstacles

"Une porte s'est ouverte toute grande à mes activités, et les adversaires sont nombreux" (I Co 16.9).

Au cours des premiers siècles de son histoire, le christianisme a connu une expansion très rapide, avant de connaître des temps de stagnation et des reculs. On peut relever certaines circonstances qui ont favorisé cette diffusion.

a) la paix romaine: un très vaste empire sans frontières, sûr et bien organisé, bénéficiant d'un réseau de routes étendu; le grec (en Orient) et le latin (en Occident) étaient deux langues comprises partout. I Ti 2.1-4 souligne l'importance d'un tel contexte.

b) la crise des religions antiques: culte de l'empereur (*Kurios*), mais sans ferveur; les vieilles mythologies ont dégénéré (des dieux par dizaines, souvent immoraux); des divinités locales qui ne survivent pas aux déplacements de populations. Aspiration au monothéisme de la part des philosophes.

c) la diaspora (dispersion) des Juifs: Du temps de Jésus, il y avait 800 000 Juifs en Palestine et 6 millions dans l'Empire romain et au-delà. Les synagogues, où on lisait et connaissait les Écritures (traduction grecque de l'Ancien Testament : la "Septante"), furent un terrain préparé pour la prédication chrétienne. Les convertis d'origine juive pouvaient rapidement prendre en main les nouvelles communautés chrétiennes, ayant la connaissance des Écritures de l'A.T. Les nombreux païens prosélytes ou sympathisant dans les synagogues passèrent souvent au christianisme.

Ces circonstances favorables n'expliquent pas tout. Il faut surtout relever le zèle des chrétiens! D'ailleurs, les mêmes faits constituèrent aussi des obstacles: l'État, bien organisé, persécutera efficacement les chrétiens qui refusaient le culte de l'empereur; pour relayer les vieilles religions et le culte de l'empereur, les cultes mystiques d'Orient furent "concurrentes" de la foi chrétienne, parfois en imitèrent les pratiques et risquèrent de contaminer certains milieux chrétiens. La synagogue fut le premier adversaire de l'Église, comme le montre le livre des Actes.

Il n'empêche qu'il faut nous aussi apprendre à discerner les portes ouvertes et les circonstances favorables pour les utiliser pour l'avancement de l'Évangile.

2.- Méthodes d'évangélisation

a) La prédication et l'enseignement. Les synagogues donnaient la parole aux rabbis de passage. Paul et d'autres en profitèrent. Plus tard, ce ne fut plus possible (hostilité), et les prédicateurs se tournèrent vers les païens. Ils prêchaient en plein-air, comme le voulait la coutume, et il y eut bon nombre d'évangélistes itinérants (**voir citations, p. 1**.)

L'enseignement ne concernait pas uniquement ceux qui étaient déjà chrétiens. A Éphèse, Paul a enseigné dans l'école de Tyrannus et à domicile, sans doute pour évangéliser des intellectuels (Ac 19.9 et 20.20-21). On a bien des exemples de philosophes convertis donnant des cours de philosophie qui étaient des exposés de la doctrine chrétienne dans le but de l'évangélisation. Justin, mort à Rome en l'an 165, a amené à la foi chrétienne de nombreux étudiants, dont plusieurs moururent martyrs en même temps que lui.

b) Le témoignage personnel dans la vie quotidienne, la vie communautaire de l'Église et la dimension sociale de l'Évangile. L'Évangile ne s'est pas répandu seulement par des "professionnels", assez rares ne serait-ce que pour des raisons financières. Mais là où est un chrétien, là est un témoin, et cela explique la rapide croissance des Églises. Un adversaire des chrétiens ayant vécu vers l'an 170 se moque *"de ces sottes qui colportent la bonne nouvelle au lavoir"* et de artisans *"incultes qui rassemblent les enfants, les sots et les bonnes femmes dans leurs échoppes et leur disent des choses étranges"*. Comme Paul sur le bateau le conduisant à Rome, les chrétiens parlaient de leur foi là où ils étaient. C'est ainsi qu'il y eut très vite des Églises dans des endroits éloignés, aux frontières de l'Empire, car là se groupaient des garnisons militaires, des fonctionnaires et des commerçants romains – et parmi eux des chrétiens. Comme Aquilas et Priscille, ils avaient un métier et un revenu, et en même temps fondaient des Églises. Et bien sûr, des vies transformées sont éloquentes. Les chrétiens se réunissaient dans les maisons privées où l'accueil était personnalisé et chaleureux (avant l'an 313, fin des persécutions, il n'y eut presque aucun bâtiment réservé au culte). La qualité de vie communautaire, et surtout le refus de toute discrimination entre hommes et femmes, libres et esclaves, indigènes et étrangers, juifs et non juifs, frappaient et attiraient les gens. Il y avait une grande solidarité, inspirées du fameux "communisme" de l'Église de Jérusalem après la Pentecôte : les chrétiens pratiquaient le partage entre frères dans la foi, mais étaient aussi sensibles aux besoins des plus démunis, enfants abandonnés orphelins, étrangers malades, etc. (**voir citations, p.1,2**.)

c) Exorcismes et miracles. Au cours des premiers siècles, évangélistes et prédicateurs avaient souvent le don de faire des miracles et des exorcismes, comme les apôtres. Ces signes donnaient du poids à la prédication. De nombreux auteurs chrétiens en parlent (**voir citations, p. 2**)

d) Le martyre. Il ne s'agit pas d'une "méthode"! Mais d'un témoignage puissant qui a amené des païens et même des bourreaux à la conversion. *Martys* en grec, veut dire témoin. Comme les derniers chapitres des Actes (et Philippiens 1) le montrent, Paul a su saisir l'occasion de ses procès pour évangéliser ses juges. Beaucoup d'autres ont suivi cet exemple. La littérature chrétienne des premiers siècles a conservé des récits de procès et de martyres souvent poignants, parfois ornés de légendes, pour édifier les chrétiens et les encourager à être fermes eux-mêmes. (**voir citations, p. 2**)

Il faut noter le danger, apparu très tôt, du culte des martyrs, des vertus extraordinaires attribuées à leurs reliques.

e) Les écrits. Les textes du N.T. n'ont pas été destinés seulement aux Églises. cf Jean (ch 20.30-31) et Luc (1.1-4). Les philosophes

Justin, Athénagore et d'autres se sont convertis à la lecture de la Bible. Des chrétiens fortunés finançaient la copie (à la main!) des textes bibliques pour les donner aux lettrés intéressés. Beaucoup d'auteurs chrétiens ont aussi écrit des petits livres d'évangélisation, hélas! souvent trop polémiques contre les juifs, les religions païennes et les philosophies pour pouvoir convaincre. Le meilleur traité d'évangélisation est l'*épître à Diognète*, texte anonyme écrit en Egypte un peu avant l'an 200, qui est un magnifique exposé de l'Évangile débouchant sur un appel à la conversion. On pourrait s'en servir presque tel quel aujourd'hui. (voir plus loin, la littérature)

On peut voir que pratiquement toutes ces méthodes sont utilisables aujourd'hui, sans grands moyens financiers et techniques, mais avec beaucoup d'engagement de la part de chaque croyant. Il y a là un encouragement pour nous aujourd'hui. Et malgré la persécution, l'Évangile s'est répandu avec une rapidité extraordinaire.

II.- LE MESSAGE CHRÉTIEN FACE AU MONDE PAÏEN: CONFRONTATION, ADAPTATION, TRAHISON ?

Jusqu'à la fin du 1^{er} siècle, les chrétiens se sont trouvés en premier lieu face au judaïsme, situation atypique puisque la relation est faite à la fois de dépendance et de rupture, d'une racine commune et d'un ardent conflit. Dialogue il y eut, et s'il entraîna au début de nombreuses conversions à la foi en Jésus le Messie, il tourna rapidement à la polémique. Elle fut vive, acerbe souvent, et pourtant les chrétiens ne cesseront de se réclamer des saintes Écritures de la religion juive.

Il est impossible de donner une vision uniforme du contexte religieux de l'Empire romain du 1^{er} siècle. Les anciennes mythologies gréco-latines, les cultes à mystères d'origine orientale ou égyptienne, le culte impérial, le culte solaire, les divinités tutélaires locales C mais aussi les philosophies, qui, sans être des religions organisées sous forme de cultes ou de cérémonies rituelles, traitent de l'existence et du caractère de la divinité, de la nature de l'homme et de sa destinée, de l'origine et de la finalité du monde, du bien et du mal, du sacré, du monde invisible... autant de thèmes à caractère éminemment religieux. Enfin, à la marge du christianisme, on rencontre diverses sectes ou hérésies gnostiques, d'origine païenne et intégrant des éléments chrétiens C ou l'inverse (syncrétisme). Le problème est déjà soulevé dans les épîtres.

Parce qu'elle paraît avoir inspiré la stratégie des Pères apologistes, l'attitude de l'**apôtre Paul** face aux païens doit être brièvement évoquée. Le livre des Actes présente deux situations très différentes : à Lystre face au paganisme rural (Ac 14.8-18) et à Athènes face aux intellectuels adeptes des philosophies païennes (Ac 17.16-34). Dans les deux cas, la réaction face aux idoles est radicale et débouche sur un appel à la conversion (* Ils déchirèrent leurs vêtements... détournez-vous de ces vanités et convertissez-vous au Dieu vivant+, 14.v. 14-15 ; * Paul, avait en lui-même l'esprit exaspéré en contemplant cette ville vouée aux idoles... Ne pensons pas que la divinité soit semblable à de l'or, de l'argent ou de la pierre, sculptés par l'art et l'imagination des hommes. Dieu appelle les hommes à se repentir... + 17.v. 16,19-30; cf. également 1 Thes 1.9). Mais en même temps, Paul jette un pont et use d'un langage qui pouvait trouver un écho chez ses auditeurs : aux habitants de Lystre, il parle de la faveur du Dieu qui est à l'origine de toutes choses et donne la fertilité, les récoltes et les réjouissances. Référence implicite à l'alliance en Noé sans doute, mais aussi à l'attente de ces ruraux quant au rôle des divinités de la nature. Il n'y a aucune confusion, mais un rapprochement avec des données identifiables par les auditeurs (14.15b-17). Quant à Athènes, dans sa proclamation du Dieu unique et créateur et sa réfutation du polythéisme, Paul n'hésite pas à s'appuyer sur les thèses de philosophes et de poètes grecs connus de son public (notamment v. 28).

Parmi les auteurs non canoniques, quelques échantillons, rassemblés non par ordre chronologique, mais par tendance :

a) Des ponts jetés

Le premier grand apologiste chrétien, est **Justin**, le philosophe martyrisé à Rome en l'an 165. Son regard s'inspire de celui de l'apôtre Paul face aux philosophes d'Athènes, mais il va plus loin dans cette voie. Il a même entrepris un *dialogue religieux* ! Mais c'est une fiction littéraire : le *Dialogue avec le Juif Tryphon*. L'auteur fait preuve d'un réel effort pour donner de Tryphon une image acceptable aux yeux des Juifs, tout en le réfutant sans acrimonie, sur la base du témoignage des Écritures. Les deux *Apologies* de Justin, adressées aux empereurs païens, ont pour objectif de montrer les erreurs du paganisme, mais aussi de donner une image authentique du christianisme calomnié. Justin attaque le culte des idoles sur trois plans : elles ne sont que matière ; elles ressemblent aux humains ; pire que vaines, elles sont malfaisantes, instrument des démons, et leurs temples sont des lieux de dépravation. Justin souligne alors le contraste avec la teneur de la révélation biblique.

Par contre, étant resté professeur de philosophie après sa conversion, il ne la met pas hors-jeu, et admet la valeur des penseurs platoniciens et stoïciens, qu'il appelle à la barre pour plaider en faveur du monothéisme. Il va jusqu'à leur reconnaître une part de révélation de la vérité. Le thème du *Logos* (cf. Jn 1, la Parole), fréquent chez les philosophes, est pour Justin une *praeparatio evangelica*, point de contact privilégié pour l'évangélisation des intellectuels. Il va jusqu'à dire que Socrate ou Platon iront au paradis, car, parallèlement aux prophètes de l'Ancien Testament, ils ont annoncé la venue du Logos de Dieu, et s'ils ne l'ont pas confessé dans son incarnation, c'est qu'ils ne pouvaient pas le nommer. Cependant, en raison de l'ignorance du paganisme, les meilleurs philosophes ne peuvent connaître qu'une *semence* du Logos (*Logos spermatikos*) et non sa pleine révélation, réservée à LA Philosophie, celle qu'il enseigne, c'est-à-dire la doctrine chrétienne.

Dans un contexte plus tardif et assez différent, un théologien et apologiste bien connu a opté pour une démarche du même type. Il s'agit de **Clément** qui vécut au début du III^e siècle à **Alexandrie**, capitale intellectuelle du monde antique, où se croisaient tous les courants de pensée d'Orient et d'Occident. Il connaît les mythes de la religion gréco-romaine, et dénonce l'absurdité et l'impiété des cultes païens. Il ne reconnaît aucune existence aux divinités païennes qui ne sont qu'illusions stériles. Mais lorsqu'il se tourne vers la philosophie grecque, Clément change entièrement de ton. Il se dit convaincu que le *Logos* a influencé la marche de l'humanité longtemps avant l'incarnation du Christ. Les philosophes ont entrevu la vérité comme dans un songe. Si la loi de Moïse est un don de Dieu fait aux Juifs, la philosophie est le don qu'il a fait aux Grecs. Comme l'Ancien Testament, elle a préparé l'humanité à la venue du Christ, bien que chez les Grecs et les barbares, la vérité ait été cachée sous des symboles et des énigmes C seul le Christ est la vérité révélée dans sa plénitude. Cette approche très ouverte de la philosophie antique découle de la conviction de Clément que Dieu, dans son amour, veut rendre le salut accessible à tous. Lui-même dit être venu à la foi chrétienne au travers de la philosophie, et il invite les païens à quitter leurs dieux et leurs mythes pour écouter la voix du Logos qui les introduira dans la pleine vérité.

b) La « table rase »

Le plus éminent représentant d'une autre tendance beaucoup plus tranchée est l'avocat africain **Tertullien** de Carthage (env. 160-220), premier auteur chrétien écrivant en latin. D'origine païenne, il connaît une conversion radicale et s'avère un redoutable polémiste. Plaidant la cause des chrétiens calomniés, il retourne les accusations contre leurs détracteurs et voit dans le paganisme polythéiste la source de nombreuses immoralités. Il ridiculise le culte des empereurs, censés être divins alors que leurs tombeaux sont connus de tous. Drôles de dieux d'ailleurs, qui doivent être défendus par des soldats en armes ! Où donc est leur pouvoir de sauver ? Comme Justin, il voit les démons à l'œuvre derrière ces cultes trompeurs. C'est pourquoi il recommande aux chrétiens une coupure radicale avec le monde ambiant. Peu de métiers leurs sont ouverts, car presque tous ont affaire, de près ou de loin, avec le culte des idoles, et il n'est pas question de s'y compromettre. Même la philosophie ne trouve pas grâce aux yeux de Tertullien. Il n'y trouve aucun * fond commun + avec la foi chrétienne. Il serait erroné et dangereux d'espérer atteindre la vérité à partir des hypothèses des philosophes qui ont ans cesse mélangé vérités et erreurs. En résumé, qu'y a-t-il de commun entre un philosophe et un chrétien, un disciple de la Grèce et un disciple du ciel, entre Athènes et Jérusalem, l'Académie et l'Église ? Réponse : rien !

Le plus éminent théologien du II^e siècle est **Irénée de Lyon**. Son écrit majeur, *Adversus haereses* (vers 170) vise les hérésies qui menacent la foi chrétienne. Il ne parle guère de la philosophie et des religions païennes mais voit dans les sectes qu'il combat le fruit bâtard du mariage entre le christianisme et la pensée païenne. Il perçoit clairement le danger d'un syncrétisme destructeur dès qu'on a recours aux catégories de la philosophie grecque pour interpréter les Écritures. L'authentique tradition des apôtres est alors dénaturée.

Evaluation

Ce rapide survol de quelques uns parmi les théologiens chrétiens les plus marquants de l'Antiquité révèle en premier lieu une évidente unanimité dans le refus du syncrétisme. Persécuté et méprisé, le christianisme n'a aucune velléité de se fondre dans les religions de l'Empire. Le syncrétisme a été le fait de sectes considérées comme hors de l'Église et menaçant l'intégrité du message apostolique. Les païens prétendaient obtenir la faveur de tous les dieux en les rassemblant tous dans leur panthéon. L'attitude exclusive des chrétiens leur paraissait une impiété menaçante pour la sécurité de l'Empire. Recomnaissant un seul *Kyrios*, le Christ, ils étaient sans concession, même au prix du martyre, face au culte du *Kyrios Caesar*.

Par contre, l'attitude des Pères apologistes face à la philosophie est beaucoup plus nuancée. Cependant, même les théologiens les plus réticents à jeter des ponts s'avèrent déjà affranchis d'une interprétation de la foi trop judaïsante pour être intelligible aux païens. Quant à ceux qui sont le plus soucieux de prendre en compte la sagesse païenne, ils ne sont pas tentés par le pluralisme religieux. Leur intention reste apologétique et évangélisatrice. S'ils jettent des ponts, ils sont à sens unique et destinés à faciliter le passage vers la foi chrétienne. Emancipant le christianisme de son berceau judaïque, ils ré-interprètent le message biblique à l'aide du vocabulaire de la culture hellénistique. Or cela ne saurait concerner des mots uniquement, mais aussi des catégories de pensée. Cette entreprise risquée était nécessaire à leurs yeux pour désenclaver le christianisme et démontrer son universalisme. Ce faisant, il leur arrive de mettre en sourdine les aspects de l'Évangile qui heurtent le plus la sagesse du monde (contrairement à Paul : 1 Co 1.23 !).

Il est impossible de passer sous silence l'année 313, celle de l'Édit de Milan par laquelle les empereurs **Constantin** (récemment passé au christianisme) et Licinius (resté adorateur du soleil) accordent la liberté religieuse à tous et notamment aux chrétiens. Le texte de l'édit préconise le pluralisme religieux, sur fond de déisme : + Constant * ... *Il nous a paru que c'était un système très bon et très raisonnable de ne refuser à aucun de nos sujets, qu'il soit chrétien ou appartienne à un autre culte, de suivre la religion qui lui convient le mieux. De cette manière, la divinité suprême, que chacun de nous honorera désormais librement, pourra nous accorder sa faveur et sa bienveillance accoutumée. (...) Il est digne du siècle où nous vivons, il convient à la tranquillité dont jouit l'Empire, que la liberté soit complète pour tous nos sujets d'adorer le dieu qu'ils ont choisi, et qu'aucun culte ne soit privé des honneurs qui lui sont dus* ». Dès 325, l'Empire est considéré comme chrétien. Les biens des temples païens sont confisqués en 331. Constance, fils de Constantin ordonne en 356 la fermeture de tous les temples païens, soupçonnés d'être des lieux de dépravation. Théodose déclare le christianisme seule religion officielle de l'Empire en 375. La christianisation superficielle conduit à un syncrétisme de fait dans la religiosité populaire. Les grandes invasions des peuples barbares païens ou ariens accentueront l'abâtardissement du christianisme. D'ailleurs, malgré l'interdiction officielle, les cultes païens continuèrent : sacrifices, libations, offrandes... En Égypte par exemple, on a caché les idoles, mais la nuit, on les sort pour des célébrations.

III.- EXPANSION DE L'ÉGLISE DE L'ANTIQUITÉ AU MOYEN ÂGE

(exposé diachronique s'étendant sur plus d'un millénaire)

Nous ne pouvons pas entrer dans les détails, mais tracer quelques grandes lignes, et qui couvre une période beaucoup plus vaste que celle concernée par le chapitre précédent.

Jésus a envoyé les siens jusqu'aux extrémités de la terre (Ac 1.8). Le jour de Pentecôte, des pèlerins venus de tous les horizons se sont convertis et sont repartis chez eux. Dans tous ces lieux, il y a eu très tôt des Églises. La persécution dispersa les chrétiens de Judée en Samarie, Phénicie, Chypre, Antioche. Mais les chrétiens juifs eurent beaucoup de peine à admettre que les païens pouvaient entrer dans le peuple de Dieu sans passer par le judaïsme.

Pour le premier siècle, le **livre des Actes** est la seule source vraiment fiable, d'autres textes prétendent en parler, mais longtemps après, et souvent sous forme légendaire. Mais le livre des Actes ne dit pas tout! Après avoir parlé du ministère de Pierre puis de Philippe, il se concentre sur Paul et ses co-équipiers. Or les voyages de Paul se font sur l'axe **Jérusalem-Rome** (nord-ouest). Cela a laissé penser que l'Europe du sud est le berceau du christianisme. Mais ce n'est pas le cas. Le N.T. mentionne les Églises de 40 villes différentes. Pour la plupart, nous ne connaissons pas les circonstances de leur fondation. On peut être certain que les apôtres ont obéi à leur Seigneur - d'ailleurs après Ac 15, on ne fait plus mention d'eux à Jérusalem. Certains textes anciens racontent que les Onze se sont répartis les divers pays du monde connu par tirage au sort, et c'est ainsi que Thomas serait allé jusqu'aux Indes (ce n'est pas prouvé, mais pas impossible).

Prenons les axes principaux de la pénétration chrétienne.

a) l'Europe

Commençons par là, puisque c'est cette direction que montrent les Actes. L'**Asie mineure (Turquie actuelle)** a vu l'Église croître très vite. En Bithynie, vers l'an 110, le gouverneur écrit à l'empereur à Rome pour lui dire que tous les villes et villages sont "contaminés", que les temples et fêtes païennes sont désertés et que les viandes sacrifiées aux idoles sont invendables au marché. Au siècle suivant, toujours au nord-ouest du pays (prov. du Pont), un grand réveil embrase la région suite au ministère de Grégoire le Thaumaturge. La Cappadoce, dont Pierre parle dans sa 1^{ère} lettre, sera dès le 4^{ème} siècle un réservoir de grand théologiens et de missionnaires, puis de moines. Durant plusieurs siècles, l'Asie mineure fut, avec l'Afrique du Nord, la région où la densité des chrétiens fut la plus forte. La **Grèce** fut plus résistante à l'Évangile. Les chrétiens furent aussi nombreux en **Italie**, à Rome et au sud dès le 1^{er} s. L'**Espagne** et la **France** eurent des chrétiens peut-être avant l'an 100, sinon peu après, sur les côtes. En 160-170, il y a déjà une grande Église à Lyon. C'est surtout dès l'an 250 que l'Évangile pénètre l'intérieur C en s'implantant cependant seulement dans les villes (Paris, 287). Les campagnes restent païennes. Le grand apôtre des campagnes de la Gaule sera *saint Martin* (né en 316), qui forma et envoya des équipes de missionnaires dans tout le centre du pays. Dès l'an 200, il y eut des chrétiens jusqu'aux frontières nord de l'Empire romain (**Angleterre et Allemagne C Trèves, Cologne, 180**). Comme on l'a déjà vu, en 313, l'empereur Constantin devient chrétien alors que son prédécesseur Dioclétien avait durement persécuté les chrétiens. Dès lors, il fut facile d'être chrétien, et 60 ans plus tard, ce sont les autres religions qui sont interdites.

Au cours du V^e siècle, l'Empire romain s'effondra devant des envahisseurs venus de l'Est, qui étaient souvent païens ou vaguement chrétiens. De nombreuses régions retombèrent dans le paganisme. L'évangélisation reprendra aux VI^e et VII^e siècle, grâce à des **moines irlandais**, qui étaient de remarquables missionnaires, indépendants de l'Eglise romaine¹. Leur tâche fut aussi civilisatrice, aussi bien dans le domaine agricole qu'intellectuel. Un peu après les Irlandais, le pape Grégoire (mort en 604) envoya des bénédictins (premier grand ordre religieux catholique) évangéliser l'Angleterre, puis des régions d'Allemagne, de Hollande, etc. Au VIII^e siècle, sous l'influence du bénédictin anglais **Boniface**, les moines irlandais se fondirent dans le mouvement bénédictin. Mais dès l'an 800, ces efforts missionnaires furent pervertis par l'usage de la force. L'empereur Charlemagne conquiert le nord et l'est de l'Allemagne et fit baptiser les gens de force.

La **Scandinavie** (Suède, Norvège, etc.) fut païenne et hostile au christianisme jusqu'en l'an 1000 environ, malgré des efforts d'Anschaire, remarquable missionnaire français du IX^e s.. Au début, des rois convertis à l'Évangile furent chassés par leurs sujets. Vers l'an 1000, des navigateurs chrétiens vinrent apporter l'Évangile en **Islande**. La population se divisa entre partisans et adversaires. Pour éviter la guerre civile, on demanda à un vieillard réputé pour sa sagesse d'étudier la nouvelle religion et de prendre la décision pour l'ensemble de la population. Elle fut positive et toute l'île devint chrétienne. Les peuples slaves **d'Europe orientale** furent eux aussi évangélisés tardivement. Il y eut souvent rivalité entre les envoyés de Rome et ceux de Constantinople. Il y eut quelques magnifiques figures missionnaires en Europe orientale (notamment **Cyrille et Méthode**, deux frères de Thessalonique. Pour évangéliser la Moravie, ils inventèrent un alphabet et traduisirent la Bible et la liturgie en langue slave – malgré l'opposition des missionnaires occidentaux. Dans l'ensemble, le christianisme s'implanta à la suite de conquêtes militaires et l'évangélisation resta très superficielle. La **Russie** devint "chrétienne" orthodoxe en 988. Les derniers pays européens évangélisés sont la Finlande (1291) et la Lituanie (1386 – un siècle avant la naissance de Luther !)

L'Europe fut donc elle-même terre de mission pendant longtemps, et il y eut de fortes résistances à l'Évangile.

b) l'Afrique

Alexandrie, ville principale d'**Égypte**, abritait de nombreux juifs. L'Évangile y fut annoncé dès la première génération. C'est en Égypte qu'on a retrouvé les plus anciens fragments de manuscrits du Nouveau Testament. L'École Catéchétique, première université chrétienne, y devint florissante dès l'an 160. **Pantène**, philosophe stoïcien converti, en fut le fondateur après avoir été missionnaire en Inde (ou en Arabie). L'historien Eusèbe dit au sujet de l'École Catéchétique : * On y enseignait, *selon une coutume ancienne*, les Saintes Écritures. + Ainsi Pantène s'est conformé, en l'an 160, à un usage qui existait à Alexandrie depuis longtemps déjà !

Clément d'Alexandrie (150-215) succéda à Pantène dès l'an 190. Il fut un illustre professeur et un évangéliste zélé, comme en témoignent certains de ses écrits. **Origène** (v.185-v.254) contribua aussi beaucoup au rayonnement de l'École d'Alexandrie. A la fin de sa vie, et malgré l'ampleur de la persécution, il écrit ces lignes triomphantes : * *Tous les cultes seront anéantis, sauf la loi du Christ qui seule prévaudra... Ses principes s'implantent de plus en plus dans les esprits, et un jour elle triomphera partout.* +

L'École d'Alexandrie forma de nombreux missionnaires envoyés dans toute l'Égypte. Une traduction copte du Nouveau Testament atteste que les régions rurales furent touchées dès le II^e siècle. La grande persécution du temps de Septime Sévère (202) provoqua de nombreux martyres, d'Alexandrie jusque dans la région de Thèbes, à sept cent cinquante kilomètres de la côte méditerranéenne. Au III^e siècle, des missionnaires pénétrèrent profondément dans le continent africain en remontant le Nil jusqu'au Soudan et dans la Corne orientale de l'Afrique. Vers l'an 300, la Bible entière est traduite en sahidique, langue copte de Haute-Égypte. Lors du synode d'Alexandrie (320), on compte cent évêques égyptiens.

Les territoires qui sont aujourd'hui la **Libye et le Maghreb** furent atteints dès le premier siècle. Les populations acceptèrent rapidement et en grand nombre l'Évangile. Carthage fut un grand centre chrétien. Cette région devint, avec l'Asie mineure, le bastion du christianisme. Un véritable mouvement de masse, dès la fin du II^e siècle, poussa le peuple vers les Églises. En 197, dans son

1 L'**Irlande** avait été évangélisée avec beaucoup de succès précédemment par Patrick né en 385 et mort en 460.

Apologétique, Tertullien (160-v.230) écrit : "Nous sommes d'hier, et nous remplissons déjà la terre et tout ce qui est à vous : vos villes, vos maisons de commerce, les postes fortifiés, les camps eux-mêmes, votre palais, votre sénat, votre forum... Nous ne vous laissons que vos temples... Dans chaque ville, plus de la moitié des habitants sont chrétiens".

En l'an 230, un concile régional rassembla soixante-dix évêques (terme correspondant à celui actuel de pasteur)

C'est en Afrique du Nord que commence à fleurir la littérature chrétienne en latin, ainsi que les premières traductions latines des Écritures. Des auteurs comme **Tertullien** et **Cyprien** ont donné à ces Églises un rayonnement remarquable. **Saint Augustin** les suivra un siècle plus tard. Le christianisme nord-africain s'étendit rapidement jusqu'à l'Atlantique, limite occidentale du monde connu : en l'an 200, il y avait des évêques à Tanger, Fez et Rabat (**Maroc**).

Nous avons vu que les missionnaires égyptiens ont pénétré, par la vallée du Nil, à l'intérieur du continent africain. Dès l'an 332, le royaume d'**Éthiopie** devient officiellement chrétien, grâce au témoignage de deux jeunes chrétiens, **Aedese** et **Frumence**, venus de Palestine pour faire du commerce. Vendus par des pirates, ils furent présentés au roi comme des esclaves lettrés, et le roi les prit comme précepteurs pour son fils, et c'est ainsi que l'Évangile pénétra. Des chrétiens égyptiens vinrent les aider. Il y avait des synagogues en Éthiopie, et cela favorisa le monothéisme. Par contre on ne sait si l'eunuque Éthiopien du livre des Actes a fondé une communauté déjà au premier siècle.

En **Nubie** (sud de l'Égypte, nord du Soudan actuels), trois royaumes païens furent fondés au IV^e siècle, la Nobakie, l'Alodie et la Makourie. Ils furent évangélisés au V^e siècle par un presbytre d'Alexandrie, **Julien**. Le christianisme s'y développa rapidement et devint vigoureux, comme en témoignent de nombreuses ruines d'églises le long de la vallée du Nil. L'islamisation du pays fut très lente. Ce n'est que sept cents ans plus tard qu'un roi musulman pourra s'emparer du trône de Makourie, et, à cette époque (1316), le peuple était encore en majorité chrétien.

Un voyageur musulman du X^e siècle affirme que Soba, capitale de l'Alodie, était remplie d'églises et de couvents qui l'émerveillaient. Au début du XIII^e siècle, un voyageur arménien dit y avoir trouvé quatre cents églises et de nombreux monastères. Au début du XVI^e siècle, il existait encore des chrétiens en Nubie. Opprimés, ils appelèrent à l'aide le roi du Portugal, mais sans succès. L'Alodie fut la dernière à succomber, en 1504, après plus d'un millénaire d'existence. L'Éthiopie chrétienne par contre put résister à l'islam grâce au rempart de ses montagnes (et à l'aide de soldats portugais).

Une longue route partait de Nubie jusqu'au **lac Tchad**, que des commerçants nubiens chrétiens empruntèrent pendant de nombreux siècles. Des populations africaines furent alors évangélisées. On a retrouvé des ruines d'églises dans le Darfour (Soudan actuel), autour du lac Tchad, chez les Haussas du Nigéria et même jusqu'au Mali. On voit naître plusieurs autres centres chrétiens parmi les populations nomades du Sahara, presque jusqu'à l'océan Atlantique, comme l'attestent des vestiges archéologiques, des livres liturgiques (en grec et en nubien) et des restes de vocabulaire chrétien dans le langage des Touareg. Certains attribuent plutôt ces traces de christianisme à l'influence de réfugiés chrétiens chassés d'Afrique du Nord par la poussée de l'islam, ce qui est possible. La victoire totale de l'islam dans tout le Sahara ne date que du XV^e siècle.

Ainsi, l'Afrique, du moins le nord du continent, a connu l'Évangile durant le premier millénaire. Par la suite, l'islam a presque tout balayé, mais il subsiste une minorité chrétienne en Égypte (copte), descendante des chrétiens des premiers siècles. L'Éthiopie est restée majoritairement chrétienne, indépendante de Rome. Par contre l'Église du Maghreb s'est effondrée. Elle était divisée, et la population ne disposait pas d'une traduction biblique dans sa langue maternelle, le berbère. Lorsque les prêtres furent chassés, plus personne ne put enseigner l'Évangile et fortifier les chrétiens. Les plus cultivés émigrèrent. Par contraste, les chrétiens égyptiens, qui avaient la Bible en langue copte, résistèrent beaucoup mieux. C'est une leçon pour la mission aujourd'hui.

c) L'Asie

Parmi les chrétiens persécutés de Palestine, beaucoup franchirent le Jourdain et s'établirent plus à l'est. Avant la conversion de Saul de Tarse, il y avait des chrétiens à Damas! D'Antioche (Syrie), des missionnaires partirent aussi vers l'ouest (Ac 13), mais aussi vers l'est. Depuis l'exil des Juifs étaient restés en Mésopotamie et au-delà, et certains se convertirent au christianisme assez tôt. Le premier roi au monde à s'être fait chrétien est Abgar IX, régnant à **Edesse** sur un petit royaume de Mésopotamie, l'Osrohène, en l'an 196. Son royaume fut bientôt un centre de littérature chrétienne en syriaque, langue proche de l'araméen que parlait Jésus. Avant l'an 300, presque toutes les localités de la **Perse** avaient des églises. Le grand et riche royaume d'**Arménie** devint chrétien en 301. Son roi Tiridate fut converti en 287 par un jeune noble chrétien, **Grégoire l'Illuminateur** (né en 240), qu'il interrogeait alors qu'il était prisonnier à cause de sa foi. L'évangélisation de l'**Inde** par l'apôtre Thomas est peut-être légendaire, mais le pays fut en tout cas évangélisé avant l'an 300, et en 325, au Concile de Nicée, les Églises indiennes étaient représentées.

Au Concile d'Éphèse en 451, le prêtre **Nestorius** fut déclaré hérétique (refus que Marie soit "mère de Dieu" et tendance à séparer, en Christ, la nature humaine et la nature divine). Ses disciples, persécutés, se réfugièrent en Perse, hors de l'empire romain et y fondèrent des **Églises nestoriennes** qui fut très vite missionnaire en Inde et au-delà. En l'an 635, un de ces missionnaires, **Alopen**, arriva dans la capitale impériale de la **Chine**, Khanbaliq, y fut bien reçu, et fonda des Églises et des monastères. Il y eut une Église pendant deux siècles, puis elle fut détruite par la persécution (peu avant l'an 800). Mais les nestoriens continuèrent à évangéliser l'Asie, surtout le grand **peuple mongol**. La plus importante de leurs tribus, les Kérites, vivant près de l'Afghanistan actuel, devinrent chrétiens vers l'an 1000. Le terrible conquérant mongol Gengis Khan s'empara de la Chine, et son petit-fils, Koubilaï Khan (1214-1294), qui régna sur presque toute l'Asie (Indonésie, Chine, Mongolie, Sibérie, etc. mais pas les Indes), avait une mère chrétienne et s'intéressait au christianisme. En 1269, il fit parvenir au pape un message disant qu'il voulait devenir chrétien, et réclamant cent missionnaires. Le pape ne trouva d'abord personne, puis put envoyer le franciscain italien Jean de **Montecorvino** (1247-1328), qui arriva à Khanbaliq à la fin de l'année 1293, plus de vingt ans après l'appel de Koubilaï Khan, qui mourut peu après, peut-être converti au bouddhisme. Son successeur Temür laissa la liberté aux chrétiens. Montecorvino resta onze ans seul missionnaire catholique du pays. Au cours de son ministère de trente-cinq ans en Chine, il baptisa des milliers de personnes. Il cherchait particulièrement à atteindre les enfants, formant des chœurs de garçons pour la liturgie de la messe. Il estimait que la beauté des cérémonies religieuses était particulièrement propre à attirer la population vers la foi. Jean de Montecorvino a atteint surtout des Mongols (souvent chrétiens nestoriens...), et on ignore si les Chinois furent nombreux à se convertir.

Par la suite, la mission franciscaine compta jusqu'à seize postes de mission, en Chine et à travers toute l'Asie du sud-est. En route pour la Chine, un groupe de franciscains s'arrêta en Inde et y demeura après avoir constaté l'urgence des besoins. Des franciscains allèrent jusqu'à **Java**, **Sumatra** et **Bornéo**. Ils découvrirent une nouvelle dimension de l'évangélisation, en étant les premiers, au sein de l'Église occidentale du Moyen Âge, à se risquer sans aucune protection humaine dans des contrées aussi éloignées.

En 1368, les Khans mongols, en général favorables aux chrétiens, furent chassés par la dynastie des Ming qui s'efforça avec succès d'éliminer les chrétiens, tant catholiques que nestoriens. Pour la seconde fois, le christianisme était chassé de Chine.

Mais les Eglises nestoriennes étaient répandues dans toute l'Asie centrale. On estime qu'entre l'an 1200 et l'an 1300, ils étaient au moins 15 millions C à une époque où en Europe, ils n'étaient guère plus nombreux. Puis une nouvelle vague de conquête de l'islam, avec le terrible Tamerlan, et des épidémies de peste, firent presque entièrement disparaître ces Eglises.

Evaluation

Connaître ce développement du christianisme du premier millénaire et un peu au-delà est très important. La foi chrétienne n'est pas une religion occidentale! Dès l'origine, elle s'est répandue dans toutes les directions, et l'Europe ne fut pas plus facile à gagner que d'autres continents. Certes, l'Eglise d'Afrique du Nord disparut suite à l'invasion de l'islam dès l'an 650. Celles d'Égypte et du Proche Orient résistèrent plus longtemps par de petits groupes minoritaires qui demeurent encore actuellement. On vient de voir que les Eglises nestoriennes d'Asie furent balayées. Des Mongols musulmans et païens s'installèrent sur l'Oural (entre Russie et Sibérie). L'Asie mineure fut envahie par des Turcs au 13^e siècle, et même la grande capitale chrétienne d'Orient Constantinople (Byzance, Istanbul) tomba aux mains des musulmans en 1453. Les Croisades qui avaient voulu reconquérir les lieux saints furent un désastre militaire et surtout spirituel. Dès lors, à part en Ethiopie, en Arménie, et dans certaines régions du sud de l'Inde, le christianisme fut presque enfermé en Europe. C'était le cas au moment de la Renaissance et des Grandes Découvertes par les Espagnols et les Portugais. A cette époque, les Européens se mirent à dominer le monde et à le coloniser. Missionnaires et conquérants firent cause commune, malgré quelques belles exceptions. Ce sont donc des circonstances historiques, la vague déferlante de l'islam, puis l'émergence culturelle de l'Europe, qui donnèrent l'impression que le christianisme n'était qu'un des aspects de l'impérialisme occidental. Entre le XV^e et le milieu du XX^e s., la mission fut en effet une activité typiquement européenne, puis aussi nord-américaine. Mais durant les 15 premiers siècles, et de nouveau à notre époque, la mission est beaucoup mieux comprise comme la tâche de l'Eglise de toute la terre, vers les extrémités du monde. Et les chrétiens de race blanche sont minoritaires dans le christianisme, comme dans les 1^{ers} s.

IV.- LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE DURANT LES PREMIERS SIÈCLES

Note : La formation du canon du Nouveau Testament sera présentée dans un autre colloque

1. Les Pères apostoliques

On appelle ainsi les premiers écrivains chrétiens non retenus dans le canon. Ils ont écrit en grec entre l'an 90 et l'an 130 environ et destinés aux chrétiens. Leur nom vient du fait qu'ils sont encore très proches de la génération des Apôtres qu'ils ont parfois connus personnellement. Il est intéressant de comparer leurs écrits à ceux du N.T., dont ils sont presque contemporains-- quelques uns d'entre eux ont raté de peu l'examen d'entrée dans le Canon !

Sur le plan doctrinal, ces textes sont assez pauvres, par rapport au N.T.: leurs meilleurs passages sont directement inspirés des écrits des Apôtres. L'œuvre de Christ pour notre salut est rarement présentée de façon élaborée (on est loin de l'ép. aux Romains!). On voit apparaître la tendance au légalisme et à l'efficacité des rites (cène et baptême). Leur intérêt est de citer quelques paroles de Jésus que les Évangiles ne mentionnent pas, et surtout de nous renseigner sur le culte et l'organisation de l'Eglise dans une période très ancienne, ce que ne fait pas le N.T. Ils sont écrits dans un temps de persécutions et affrontent les premiers risques de division entre les chrétiens. Le canon n'existant pas encore comme tel, ils tendent à renforcer l'autorité des évêques, considérés comme les garants du dépôt du témoignage des apôtres. (Mais il ne faut pas donner à évêques le sens qu'il a pris au cours des siècles: ce sont les pasteurs des Eglises des villes).

Voici un aperçu des principaux de ces textes:

Clément aux Corinthiens. Evêque à Rome dès l'an 88, d'origine juive, il cite l'A.T. parfois longuement. Il exhorte des Corinthiens dans le même sens que Paul, pour rétablir l'harmonie dans l'Eglise, mais insiste sur la soumission aux évêques (au pluriel), alors que Paul insiste sur le message de la Croix et l'unité par l'Esprit. Le ton est sévère, mais exprimé avec douceur et sérénité. Le texte se termine par une longue et solennelle prière, dans laquelle il demande à Dieu de donner sa grâce à ceux qui s'affaiblissent et d'aider l'Eglise à demeurer dans l'unité. (Une "2^{ème} épître de Clément", ultérieure et sans grand intérêt, lui a été attribuée, mais certainement à tort).

La Didaché, ou "*Doctrine du Seigneur par les 12 apôtres aux païens*". Texte anonyme écrit au début du II^e siècle, provenant de Syrie (Antioche? Damas?), d'un milieu judéo-chrétien. On distingue trois parties. D'abord des prescriptions morales: "Il y a deux chemins, l'un vers la vie, l'autre vers la mort", exhortant à l'amour de Dieu et du prochain, et à l'obéissance, avec de nombreuses citations du Sermon sur la montagne; mais ces exhortations sont peu appuyées sur l'œuvre de Christ. Puis une partie concernant la vie de l'Eglise: culte et ministères, baptême, cène, jeûne, problème du discernement à l'égard des prédicateurs itinérants; approche plus rituelles et liturgiques que les textes du N.T. Enfin une évocation des derniers temps sous une forme qui ressemble à celle de l'Apocalypse. Cité par des auteurs de l'Antiquité, ce texte avait été perdu et fut retrouvé en 1875.

Ignace d'Antioche : Sept lettres aux Eglises. En route vers Rome pour y être supplicié, l'évêque Ignace écrit aux Eglises de Smyrne, Éphèse, Philadelphie, Tralles, etc. et à l'évêque de Smyrne, Polycarpe. Épîtres dans le style de celles de Paul, et le journal spirituel d'un futur martyr. Assez semblables, elles sont riches sur le plan doctrinal, insistent sur l'incarnation du Fils, sur la réalité de ses souffrances, la valeur expiatoire de sa mort, sa résurrection. La doctrine des ministères, par contre, diffère de celle du N.T. : Ignace en a une conception hiérarchisée et insiste sur l'unité autour de l'évêque: l'évêque (un seul par Eglise) représente Dieu, les anciens représentent les apôtres, les diacres représentent Christ-serviteur. Culte et cène doivent être célébrés uniquement en présence de l'évêque. "Là où est l'évêque, là est l'Eglise"... Une telle doctrine dictée par le souci légitime de l'unité et de l'orthodoxie mais ne s'enracine pas dans les épîtres canoniques. Elle finira néanmoins par s'imposer dans les Eglises des II^e et III^e siècles. Sur le plan spirituel, Ignace brûle d'un amour ardent pour le Seigneur et aspire au martyre, d'une façon exagérée: il écrit aux chrétiens de Rome, les suppliant de ne pas chercher à empêcher que "son corps soit moulu comme de la farine sous les dents du lion, pour être le pain du Seigneur".

L'Épître de Barnabas, écrite vers l'an 130, n'est pas due au compagnon de Paul, mais certains auteurs de l'Antiquité (notamment Origène) l'ont cru et la considéraient comme faisant partie du Canon du N.T. Heureusement qu'elle n'y figure pas, car, à côté de passages intéressants (surtout dans la dernière partie, avec de nombreuses règles d'éthique très valables), elle comporte des affirmations un peu ridicules... qui nous embarrasseraient si elles figuraient dans le N.T. (les lièvres ont chaque année un anus de plus, les hyènes changent de sexe chaque hiver, c'est pourquoi l'A.T. considère ces animaux comme impurs...). Les idées sont peu claires et apparaissent avec un grand désordre. On a l'impression que l'auteur veut montrer qu'il connaît bien l'A.T., qu'il cite près de 90 fois et interprète de façon allégorique, parfois fantaisiste. 5 fois, il cite l'év. de Matthieu, et implicitement, quelques paroles de Paul. Mais en contradiction avec la doctrine de Paul, il affirme avec insistance que Dieu a rejeté Israël, et il se montre violemment anti-juif. Cette épître comporte aussi une indication très claire sur le passage du sabbat au dimanche (jour de la résurrection et de la Pentecôte, premier jour de la semaine, symbole du début d'une Nouvelle Création), comme étant selon la volonté divine.

Lettres de Polycarpe aux Philippiens. L'auteur est un disciple de l'apôtre Jean. Devenu évêque de Smyrne, il écrit en 135 une lettre aux Philippiens, pour les mettre en garde contre les hérésies et les encourager à suivre Jésus-Christ. Inspiré des épîtres de Jean et de Pierre, il est moins légaliste que les écrits des autres Pères apostoliques, et plus proche du N.T. L'œuvre de Christ est présentée avec force et clarté. Par ex.: *"Restons fermement attachés à notre espérance et à notre justice, Jésus-Christ. Sur le bois, il a porté nos fautes dans son corps. Pourtant, il n'avait commis ni péchés ni mensonges. Pour que nous vivions en lui, il a tout supporté."* **Le martyre de Polycarpe**. Écrit au moment des faits par un inconnu, témoin direct de l'événement (en 155 ou 167), ce récit raconte l'arrestation et la comparution du vieil évêque de 86 ans, vénéré dans toute la province. Avec une sérénité et une assurance extraordinaires devant son juge, Polycarpe cherche à l'évangéliser puis à l'avertir du jugement. Il refuse catégoriquement d'appeler l'empereur "Seigneur" (*Kyrios*), car Jésus seul est son Seigneur. Il meurt après avoir adressé à Dieu une prière émouvante et d'une grande valeur spirituelle. Ce récit était capable d'édifier les chrétiens et de leur montrer l'exemple de la fermeté dans la persécution. La fin, décrivant sa mort, raconte des faits extraordinaires et miraculeux, probablement légendaires et ajoutés plus tard par un autre écrivain.

2. Les Pères apologistes (ou apologistes)

On appelle Pères apologistes (=défenseurs de la foi) les auteurs chrétiens à partir de la seconde moitié du II^e siècle (env. an 150). Leur but est l'évangélisation des juifs ou des païens, mais aussi la défense de la foi face aux attaques et aux calomnies dont elle était victime. Ils plaident aussi la cause de l'Église devant les autorités civiles persécutrices, et les assurent que les chrétiens veulent être des citoyens loyaux.

Pour montrer les erreurs du paganisme, ils ont souvent recours aux philosophes païens eux-mêmes, comme Paul l'a fait à Athènes (Ac 17). D'ailleurs plusieurs d'entre eux sont des philosophes convertis. En coupant partiellement le christianisme de ses racines dans l'A.T. pour le rendre plus accessible à la pensée des païens, ont-ils fait une sage et nécessaire démarche d'adaptation culturelle, ou ont-ils déformé l'Évangile? L'entreprise était risquée, comme c'est le cas dans toute entreprise missionnaire, en chaque siècle ! Il n'est pas toujours facile de tracer la limite entre saine adaptation et trahison, et la valeur des écrits de cette époque est variable. Ils ont hellénisé, donc occidentalisé le christianisme. Nous nous bornerons à citer les plus intéressants.

Ecrivain en grec

Justin Martyr (mort en 165)

Païen de naissance, il passe son enfance en Samarie. Homme riche, cultivé, grand voyageur, il devient professeur de philosophie, influencé par Socrate et Platon, mais ne trouve pas le bonheur. Alors qu'il se trouvait à Éphèse, il rencontre un vieillard chrétien dont la paix intérieure l'impressionne. Celui-ci lui donne un exemplaire d'un Évangile et des épîtres de Paul, et Justin se convertit. Dès lors, il continue à enseigner de la même manière qu'avant, mais une *autre* philosophie, la sagesse divine, et vient s'installer à Rome. Parmi ses étudiants, un bon nombre se convertissent. Certains autres philosophes, jaloux de ses succès et incapables de le réfuter dans des discussions publiques, le dénoncent à la justice. Avec six autres chrétiens, il est cité au tribunal. Tous refusent catégoriquement de renier Jésus-Christ. Justin affirme s'être converti après avoir étudié la doctrine chrétienne avec une attention critique. Il y a découvert la vérité, qu'il ne peut renier, et au moment de la sentence de mort, confesse sa foi en la résurrection de Christ et en la sienne.

Irénée de Lyon (né vers l'an 140). Voir citations dans document annexe, p.4

Il est né en milieu chrétien, en Asie mineure, et fut disciple de Polycarpe de Smyrne. Il s'est établi en Gaule, à Lyon, pour s'y occuper de l'Église formée de compatriotes immigrés. En 177, alors qu'il est en voyage à Rome, une brusque persécution provoque l'arrestation et le martyre de plus de quarante chrétiens, dont l'évêque **Pothin** et la jeune esclave **Blandine**, nouvellement convertie, et qui témoigna d'une paix et d'un courage extraordinaires dans l'arène, face aux bêtes féroces. Irénée succède à Pothin comme évêque et s'adonne aussi à l'évangélisation des villages de la vallée du Rhône, apprenant pour cela la langue celtique. Il retourne à Rome plaider la cause des montanistes (chrétiens de tendance "charismatique") que les évêques veulent réprimer.

Ses écrits sont en général adressés aux chrétiens. Mais le plus important (5 volumes) est une réfutation des hérésies: *Adversus Haereses*, écrit en grec et bientôt traduit en latin. Le premier volume est une présentation assez confuse des principales hérésies, les livres suivants sont plus intéressants: il y expose clairement la foi chrétienne, et son ouvrage devient un traité de théologie, présentant de façon approfondie et cohérente l'histoire du salut, de la Création à la nouvelle Création. Surtout, il montre que Jésus est à la fois centre, but et accomplissement de cette longue entreprise de Dieu pour sauver les hommes. Comme beaucoup de théologiens de cette époque, il utilise souvent la typologie (consistant à voir dans des personnages, objets ou événements de l'A.T. des préfigurations de Christ). Jésus-Christ est vraiment le centre de la théologie d'Irénee, qui est le premier à mettre clairement sur le même pied l'Ancien et le Nouveau Testament, dont il cite presque tous les livres. Contrairement aux hérésies, la doctrine chrétienne remonte directement aux apôtres, par une succession de croyants et d'évêques, et elle est répandue dans tout le monde connu alors.

L'Épître à Diognète. Voir citations dans document annexe, p.5

C'est un traité d'évangélisation anonyme, écrit à Alexandrie vers l'an 200. Il fut cité par des auteurs chrétiens de l'Antiquité, puis s'est perdu et un exemplaire (où il manque un fragment) a été retrouvé par hasard à Constantinople, juste avant l'arrivée des musulmans, sur un tas de vieux emballages au marché aux poissons!

Beaucoup de commentateurs estiment que, en dehors du N.T., c'est le texte le plus évangélique de l'Antiquité. Il commence par dénoncer le paganisme, un peu à la manière d'Ésaïe (cf chap. 40), et le légalisme des juifs, car ni l'un ni l'autre ne sont capables d'apporter la paix et la connaissance de Dieu. La seconde partie est un remarquable exposé de la foi chrétienne, centré sur l'incarnation et la mort expiatoire de Christ qui a pris sur lui nos péchés et nous a donné sa justice, dans un "merveilleux échange". Le traité se termine par un appel chaleureux et pressant à la conversion, montrant qu'elle ouvre la voie à une vie nouvelle, éternelle, qui déjà sur cette terre permet d'imiter l'amour de Dieu en aimant son prochain et en partageant avec lui ses biens. Ce texte pourrait être diffusé aujourd'hui presque tel quel comme traité d'évangélisation.

Origène (185-253). Voir citations dans document annexe, p. 6

Né à Alexandrie dans une famille chrétienne aisée, il vécut dans une pauvreté volontaire. Son père mourut martyr, laissant une femme et sept enfants. Origène succéda à Clément à l'École Catéchétique à l'âge de 18 ans déjà, malgré la persécution. Dès sa jeunesse, il fut un chrétien zélé pour l'évangélisation et assoiffé de pureté morale, mais sans fanatisme. Grégoire le Thaumaturge suivit ses cours et se convertit. Il raconte: "*Origène cherchait à nous convaincre par une sorte de puissance divine. Il ne cherchait pas seulement à nous persuader par des arguments; il avait un esprit doux, affectueux et très généreux. Il avait un seul désir: nous sauver.*" Parmi tous les Pères de l'Antiquité, il est avec saint Augustin celui qui a le plus écrit, et il est impossible d'énumérer ses œuvres ici. Des secrétaires prenaient en notes ses cours (commentaires bibliques) et ses prédications (plus de mille sermons, sous forme d'études bibliques!) Il donne une interprétation de l'A.T. en trois temps: littérale (historique), morale, spirituelle (mystique ou allégorique), ce qui correspond selon lui aux trois parties de la personne humaine: corps, âme, esprit. Il est influencé par la philosophie grecque. Par exemple, si Jésus-Christ est le *Logos* divin incarné et le Sauveur qui libère les hommes, la Croix ne semble pas très centrale ni même nécessaire pour Origène. Il fut même condamné pour hérésie après sa mort, en 399. Il a par contre le souci de l'obéissance à la volonté de Dieu sur le plan éthique. Il était très connu et suivi par des disciples enthousiastes et admiratifs. Mentionnons un seul de ses livres, le *Contre Celse*, assez volumineux, et pour nous source de nombreux renseignements sur la vie des chrétiens. Il y réfute un philosophe païen, Celse, qui écrivit une génération avant Origène pour attaquer les chrétiens. Le livre de Celse nous est inconnu, mais Origène le cite longuement, ce qui nous permet de connaître le regard païen sur les chrétiens dans la 2^{ème} partie du 2^{ème} siècle. En pleine période d'une terrible persécution, Origène écrit avec foi: "*Tous les cultes seront anéantis, sauf la loi du Christ qui seule subsistera. Ses principes s'implanteront de plus en plus dans les esprits, et un jour elle triomphera partout.*"

Ecrivain en latin

Bien que durant le II^e siècle, l'Église de Rome ait pris de l'importance, tous les écrits chrétiens, même en Europe occidentale, sont en grec. Ce n'est que vers l'an 200 qu'on voit les premiers textes en latin, simultanément en Italie et en Afrique du Nord (Maghreb), notamment une traduction de la Bible. Ce n'est que vers l'an 400 que la traduction latine de la Bible faite par Jérôme, la *Vulgate*, devient LA version officielle de l'Église catholique (avec les apocryphes, ayant été traduite à partir de la version grecque des Septante). Peu à peu d'autres Pères de l'Église seront traduits en latin, notamment Irénée.

Le premier texte chrétien en latin n'est pas dû à un Père de l'Église, c'est un récit qui nous vient d'Afrique: les *Actes des Martyrs Scillitains*, datant de l'an 180 environ, racontant le procès et la mort de 12 paysans chrétiens récemment convertis et baptisés au sud de Carthage (Tunisie actuelle). Un autre très beau récit, datant de 202: *La Passion de Perpétue et Félicité*. Perpétue est une jeune femme récemment convertie ayant un bébé. Emprisonnée avec son enfant pour sa foi, elle reçoit la visite de son vieux père bien-aimé, païen, qui la supplie de renier pour sauver sa vie et ne pas causer un tel chagrin à sa famille. Elle pleure, mais refuse, et se fait baptiser en prison. Ce texte émouvant est écrit dans sa prison par Perpétue elle-même. Il y est joint le récit de son glorieux martyre avec son bébé et une autre chrétienne jeune accouchée, Félicité.

Tertullien (vers 155- vers 220). Voir citations dans Document annexe, p. 7

C'est le premier grand auteur chrétien écrivain en latin. Fils d'un centurion romain païen en poste à Carthage, il connut une jeunesse dissipée, puis devint avocat et acquit une grande culture. Il se convertit à l'âge de 40 ans environ. Il était marié et devint probablement presbytre (prêtre). Individualiste, sans compromis, c'est une voix prophétique, luttant contre le paganisme, combattant les hérésies, dénonçant les tiédeurs des chrétiens, plaidant avec feu pour la pureté de l'Évangile. Excellent théologien, il est un polémiste redoutable. Son style littéraire est supérieur à celui de ses contemporains. Il argumente sans aucun ménagement, écrase l'adversaire, avec une ironie mordante, excessive.

On trouve trois thèmes parfois mêlés dans ses nombreux ouvrages (une trentaine) : apologétique et évangélisation ; exposés théologiques et lutte contre les hérésies ; traités de morale et d'ascétisme. Le premier livre connu, écrit en 197, est l'*Apologétique*. Il affirme qu'aucune base juridique n'autorise la persécution des chrétiens, et redresse les calomnies dont on les accuse. Il souligne la valeur morale et les succès du christianisme ("qui nous délivre de 10 000 tyrans"), y donne une belle description de la vie de l'Eglise. Il montre aussi la vanité du paganisme, en appelle à la raison, au droit, au bon sens, pour étayer son argument, mais comme déjà vu plus haut, refuse tout compromis avec la philosophie.

Son écrit le plus monumental est *Contre Marcion* (5 livres), où il combat cet hérétique qui rejette l'A.T. Dans le *De anima*, il parle de l'âme, de sa nature, son origine, son développement et sa destinée. Dans *De la résurrection des morts*, de la seconde venue de Christ, de la résurrection pour le salut et le jugement. Dans divers textes théologiques (comme *De la chair du Christ*), il est un des tout premiers à développer une théologie trinitaire : "*La trinité d'une seule divinité, Père, Fils et Saint-Esprit*", et, à propos de Christ, à parler "*d'une substance en trois personnes*". Ainsi, sa contribution à la théologie chrétienne, plus d'un siècle avant le Concile de Nicée, est très importante.

Dans d'autres écrits, il traite longuement de problèmes éthiques. Dans *De cultu feminarum*, il parle du vêtement et de la parure des femmes, de leur nécessaire modestie, et écrit : "*Femme, tu es la porte du diable. Tu as persuadé celui que le diable n'osait pas attaquer en face* [l'homme, masculin !]. *C'est à cause de toi que le Fils de Dieu a dû mourir. Tu devrais t'en aller vêtue de deuil*". Un tel propos a fait de lui l'un des responsables de l'antiféminisme de l'Eglise ! Son refus du compromis avec le monde le mène à interdire beaucoup de métiers... presque tous en fait. Son éthique, très sévère et rigoriste, se radicalise surtout depuis l'an 207 où il adhère au montanisme². Il est l'un des premiers auteurs chrétiens à parler du baptême des enfants – pour le réfuter.

A certains égards, Tertullien est un "pré-évangélique", s'inscrivant dans une ligne montaniste-anabaptiste-revivaliste. Méfiance face aux institutions ecclésiastiques, rupture avec le monde, accent sur la direction de l'Esprit, morale stricte, littéralisme biblique et notamment en eschatologie ; certains défauts évangéliques se retrouvent aussi chez lui : légalisme, esprit de jugement sans miséricorde...

Augustin d'Hippone (saint Augustin, 354-430)

Enfance et jeunesse: à la recherche de la vraie vie

C'est un des géants de l'histoire de l'Eglise, dont nous ne pouvons parler ici que de façon fragmentaire. Théologien exceptionnel, il a écrit deux 232 livres, parfois considérables, et on possède des centaines de sermons pris en notes par des disciples, et de lettres de sa main. C'est aussi un homme d'Eglise, pasteur et évêque d'une région d'Afrique du Nord et engagé dans les grands débats de l'Eglise universelle de son époque. Il est un des rares théologiens dont catholiques et protestants se réclament légitimement. Il a écrit il y a seize siècles, mais certains de ses écrits restent relativement aisés d'accès pour nous.

Son ouvrage le plus connu est un monument de la littérature humaine, les *Confessions*. C'est une sorte "d'autobiographie intérieure" grâce à laquelle son évolution spirituelle nous est bien connue. C'est un témoignage, mais il l'a écrit sous forme de prière, il évite le piège de beaucoup de témoignages qui parlent de ce que l'homme fait, plutôt que de l'œuvre que Dieu accomplit en lui. Aucun livre n'est pareil dans la littérature païenne ou profane, dans toute l'Antiquité.

Augustin est né à Thagaste (aujourd'hui en Algérie), alors que l'Eglise était "constantinienne" depuis quarante ans. Son père, païen, était un agriculteur peu cultivé et peut-être brutal. Sa mère Monique était une femme d'élite, douce et aimante, fervente chrétienne qui jouera un rôle très important dans l'évolution spirituelle de son fils, ne serait-ce que par ses prières. Elle lui enseigna la sévérité et l'amour de Dieu.

Un riche concitoyen lui octroya une bourse afin qu'il puisse faire des études à Carthage et devenir avocat. Il en parle comme d'un temps de débauche, sans préciser jusqu'où elle l'a mené. Bientôt lassé de cette existence dissolue, âgé de dix-sept ans, il s'attacha à une jeune fille pauvre, avec laquelle il vécut treize ans sans se marier. Elle lui donna un fils, Adéodat.

Peu à peu, Augustin se tourna vers la philosophie, en quête d'un sens à la vie et d'une vérité au-delà des apparences (c'était, dira-t-il, le début de son retour à Dieu). Encouragé par sa mère, il se mit à lire la Bible, mais elle le déçut, tant sur le plan littéraire que philosophique et moral (il fut choqué par les violences de l'Ancien Testament).

C'est alors la secte des manichéens qui l'attira. Le manichéisme, avec son dualisme (bien/mal, lumière/ténèbres, matière/esprit) était à ses yeux plus sophistiqué intellectuellement que le christianisme, et semblait lui offrir une explication à ses contradictions intérieures : attirance pour le bien et la pureté et tentation irrésistible de la sensualité. Augustin restera 11 ans manichéen. Pour sa mère, ce fut une immense tristesse. Quand elle essayait de lui parler de l'Evangile, il la rabrouait, lui disant que c'était une religion pour les femmes et les enfants. Monique partagea sa détresse avec son évêque qui lui dit : "Console-toi, il n'est pas possible que le fils de tant de larmes périsse".

Augustin prit un poste de professeur de philosophie à Carthage, puis quitta la capitale de l'Afrique du Nord pour l'Italie, à l'âge de 29 ans, espérant y trouver un climat intellectuel plus fertile. À Rome il tomba gravement malade et pourtant, aux portes de la mort, ne demanda pas le baptême, ce qui montre son éloignement de la foi enseignée par sa mère. Rétabli, il élit domicile à Milan, capitale intellectuelle de l'Occident à cette époque.

Il prit conscience progressivement de l'insuffisance du manichéisme pour lui apporter un réel secours face à ses conflits intérieurs et s'en éloigna, grâce en particulier à la très forte impression que fit sur lui l'évêque de Milan, **Ambroise**. Augustin allait écouter ses prédications avec grand intérêt. Lui qui méprisait l'Ancien Testament, il découvrit que l'interprétation allégorique qu'en donnait Ambroise permettait d'aller au-delà de la lettre pour découvrir une application morale actuelle. La Bible trouva dès lors un

² Le **montanisme** : mouvement de réveil né vers 150 en Asie mineure, dû au prophète *Montan* et aux prophétesses qui l'accompagnaient. Sorte de "pré-pentecôtisme", pratiquant exorcismes, miracles, guérisons, visions, en réaction contre l'Eglise qui tend à s'institutionnaliser. Appelle à la repentance, au martyre, et à la séparation de l'Eglise. Sa doctrine "répartit le travail de la Trinité" en trois étapes de l'histoire du salut : le Père, c'est l'Ancien Testament, le Fils, l'incarnation et les temps apostoliques ; l'Esprit les derniers temps qui anticipent la venue du Royaume (les montanistes pensent être dans ce temps). Accent apocalyptique, de type millénariste. A la fin de sa vie, Tertullien, qui avait été le seul théologien montaniste, s'en sépara pour fonder une Eglise dissidente "tertullianiste".

intérêt à ses yeux et ses préjugés tombèrent.

La conversion d'Augustin

Augustin était à cette époque déchiré entre une recherche inquiète de la vérité et de la paix intérieure, et un scepticisme résigné ("il faut vivre au jour le jour, sachant qu'on ne peut pas connaître car c'est une vaine prétention"). Il fit venir à Milan sa mère, sa concubine et son fils, ainsi que des amis. Son salaire de professeur lui permit d'entretenir tout un groupe de proches. Il menait de grandes discussions avec des intellectuels chrétiens qui l'aidèrent à faire le pont entre foi et philosophie. Au bout d'un ou deux ans, il était intellectuellement acquis au christianisme. La Bible se mit à lui parler beaucoup plus qu'avant. Il fut saisi par le chap. 7 des Romains, où il retrouvait son propre dilemme éthique. Il admit que connaître Dieu rendait "précieuse la vie, et douce la mort". Il comprit que Dieu avait entrepris de sauver l'homme aux prises avec le mal, et que ce salut était acquis par Jésus-Christ. Conscient du sérieux de l'engagement dans la conversion, il restait déchiré. Évoquant ce temps, il écrit :

Je flottais en tous sens. J'avais trouvé une perle précieuse et pour l'acheter, je devais vendre tout ce que j'avais et cela me faisait hésiter. Il écrit aussi : "Seigneur, je tenais pour certain que mieux valait me donner à ton amour que de céder à ma passion. Cet amour me plaisait, me conquérait, mais j'aimais mes passions et y restais enchaîné. Je n'avais rien à te répondre quand tu me disais : *Debout, toi qui dors ! Lève-toi d'entre les morts, le Christ va t'illuminer+ (Eph 5.14). Sans cesse, tu me faisais voir la vérité de tes paroles, cette vérité me subjuguait et je ne trouvais rien d'autre à répondre que des mots de mollesse et de somnolence : *Tout de suite !+, *Dans un instant !+, *Encore un petit moment !+ Mais le *tout de suite+ n'en finissait plus, et le *petit moment+ traînait en longueur." Il ajoute : "Aimant la vie heureuse, je redoutais de la trouver là où elle se trouve véritablement, et je la cherchais en lui tournant le dos !"

Mais le Seigneur aura la victoire ! « Ce que j'avais eu tant de crainte à perdre, ce fut une joie de l'abandonner. » Des conversations, des partages, le témoignage de deux fonctionnaires convertis brusquement à la simple lecture de la *Vie d'Antoine* écrite par Athanase, et surtout un intense combat intérieur le conduisirent à cet instant lumineux où enfin il put accueillir dans sa vie la grâce de l'obéissance. Il raconte ce moment d'une grande intensité émotionnelle dans le livre VIII des *Confessions*, dont voici le fragment le plus important, selon la traduction de Trabucco :

*Dans mon for intérieur, je me disais : A l'œuvre, plus de retard, plus de retard ! Ces paroles m'entraînaient à la décision. J'étais sur le point d'agir, et je n'agissais pas. Après un nouvel effort, il ne fallait plus que peu, très peu, et je touchais au but C et voilà que je n'étais pas, hésitant de mourir à la mort, de vivre à la vie. Le mal invétéré avait plus de prise sur moi que le bien dont je n'avais pas l'habitude. (...) Quand de l'abîme mystérieux de mon âme, un profond examen de conscience eut amené et rassemblé toute ma misère sous le regard de mon cœur, il s'éleva une grande tempête, porteuse d'une abondante pluie de larmes ; (...). Et je te dis : *Et toi, jusques à quand, Seigneur, jusques à quand seras-tu en colère ? (...) Pourquoi pas à l'instant ? Pourquoi ne pas finir maintenant avec ma honte ?+ Je parlais et pleurais dans la tristesse de mon cœur. Et voici que j'entends, qui s'élève dans la maison voisine, une voix de jeune garçon ou de jeune fille, je ne sais. Et dit en chantant et répète à plusieurs reprises : *Tolle, lege ! Prends et lis ! prends et lis !+ (...) je ne me souvenais pas d'avoir entendu rien de pareil. Je refoulai l'élan de mes larmes et me levai. Une seule interprétation s'offrait à moi : la volonté divine m'ordonnait d'ouvrir le livre et de lire le premier chapitre que je rencontrerais. (...) Je revins en hâte à l'endroit où était assis Alypius, car j'y avais laissé en le quittant le livre de l'apôtre Paul. Je le pris, l'ouvris et lus en silence le premier chapitre où tombèrent mes yeux : *Ne vivez pas dans la ripaille et l'ivrognerie, ni dans les plaisirs impudiques du lit, ni dans les querelles et les jalousies ; mais revêtez-vous du Seigneur Jésus.+ Je ne voulus pas en lire davantage, c'était inutile. A peine avais-je fini de lire cette phrase qu'une espèce de lumière rassurante s'était répandue dans mon cœur, y dissipant toutes les ténèbres de l'incertitude. [Augustin raconte alors à Alypius ce qu'il vient d'éprouver, et celui-ci lui dit avoir vécu peu avant une expérience similaire.] Nous nous rendons aussitôt auprès de ma mère, nous lui disons tout. Elle se réjouit. Nous lui racontons comment la chose s'est passée : elle exulte, elle triomphe. Et elle te bénit, Seigneur, toi *dont la puissance va infiniment au-delà de ce que nous demandons ou imaginons+, car elle voyait bien que tu lui avais beaucoup plus accordé pour moi qu'elle ne t'avait demandé par ses larmes et ses tristes gémissements.*

Nous l'avons dit plus haut, il était déjà préalablement converti intellectuellement au christianisme. Maintenant, c'est sa vie qu'il offre au Seigneur, c'est une conversion spirituelle et éthique. Il y reconnaît un triomphe de la grâce, et cela va orienter toute sa théologie. A la suite de cette expérience, il quitta sa charge de professeur pour aller vivre dans la retraite à la campagne avec les siens et ses amis les plus proches. Après six mois, il revint à Milan pour être baptisé, dans la nuit de Pâques 387, avec son fils Adéodat, alors âgé de quatorze ans. La même année, n'ayant plus la motivation de rester en Italie pour y réussir une carrière professionnelle, il décida de rentrer en Afrique. Sa mère Monique mourut au cours du voyage. L'année suivante, son fils mourut à son tour, âgé de quinze ans. Il avait auparavant, dans le temps de crise qui avait précédé sa conversion, renvoyé sa concubine après quinze ans de vie commune, décision motivée par une recherche d'ascèse et de pureté C Augustin a eu tendance à estimer que la "chair" (et le péché charnel), c'était avant tout la sexualité, en réaction contre les combats et les chutes qu'il avait connues dans sa jeunesse dans ce domaine particulier.

L'engagement dans la vie de l'Eglise

Augustin rêvait de fonder une communauté monastique pour se livrer à l'étude et la méditation. Mais en 391, alors qu'il assistait à un culte à Hippone, la foule le reconnut et l'amena devant le vieil évêque qui cherchait un successeur. Il fut consacré prêtre, malgré sa frayeur, ses larmes et ses protestations ! Il obtint quelques mois de délai pour se former, puis il vint s'établir au presbytère d'Hippone. En 396, il avait alors 42 ans, il fut consacré évêque et le resta jusqu'à sa mort 34 ans plus tard.

Aussitôt, il fut absorbé par de multiples tâches : on le consultait pour trancher dans des procès, pour régler des conflits de famille, les étudiants venaient lui demander conseil, les pauvres de leur faire justice... Tâches ingrates pour un esprit fin, sensible, méditatif C mais qui le contraignit à garder les pieds sur terre ! Il combattit la pratique d'origine païenne, mais commune parmi les chrétiens, de faire des repas dans les cimetières en communion avec les morts. Il dut apprendre à parler simplement, lui le grand intellectuel, pour s'adresser à ses catéchumènes. Il prêchait cinq fois par semaine. Ces activités débordantes lui étaient certes pénibles, car tout ce qu'il faisait, il le faisait consciencieusement, étudiant les dossiers à fonds, prenant du temps avec chacun. Il écrit : *Rien

de plus doux, rien de meilleur que de sonder le trésor divin loin du bruit. Voilà ce qui est bon ! Mais prêcher, disputer, corriger, édifier, combattre pour telle cause, c'est un grand fardeau, un poids énorme, une souffrance !+

À l'âge de quarante-quatre ans, dix ans après sa conversion, il éprouva le besoin de faire un bilan de sa vie, et écrivit ses *Confessions* (397-398), dont nous avons déjà parlé.

Son rayonnement dépassa très vite et largement la ville d'Hippone. Il participait à des conférences d'évêques, écrivait des traités qui se répandaient dans toute l'Europe. Mais le pouvoir et les combats changent un homme. Lui, le sensible, l'homme de la vie intérieure, tendit à devenir autoritaire, malgré lui. Mais cela découlait de son souci pour la cause de l'Évangile, son engagement sans compter pour l'Église du Christ, son sens des responsabilités dans le monde.

La Cité de Dieu est l'un de ses derniers grands écrits, qui lui occasionna quatorze ans de travail. En l'an 410, Rome, capitale millénaire de l'empire romain, était tombée aux mains des barbares, à peine un siècle après son adhésion au christianisme. Cela troubla beaucoup de chrétiens. Le paganisme était-il plus efficace pour protéger l'Empire ? Augustin écrivit cet ouvrage pour répondre. Il y fait une "relecture" de l'histoire glorieuse de Rome, et montre à quel point elle a été marquée par l'orgueil, la violence, la destruction des faibles. Il distingue deux ordres : la cité terrestre et la cité céleste. L'une est de l'homme, mortelle, visible, l'autre est de Dieu. *"Deux amours ont créé deux cités, deux communautés, la cité terrestre de l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, et une cité céleste de l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi."* Pourtant, tous les humains, chrétiens y compris, sont dans la cité terrestre. L'Église y est impliquée, et Dieu lui-même ne s'en désintéresse pas. Mais il y a un contraste et un combat entre ces deux cités. Le royaume de ce monde est caractérisé par l'égoïsme, l'orgueil, et Rome, aussi bien que Babylone, est le symbole de ce pouvoir démoniaque. Foulant le droit et usant de la violence, ses citoyens cherchent leur propre gloire et veulent régner sur la terre. Ils aspirent à une paix terrestre qu'ils n'obtiennent jamais. Dans la cité de Dieu, la victoire est fondée sur la vérité, le rang social découle du degré de la sainteté, la paix vient du bonheur d'appartenir à Dieu, la vie actuelle est illuminée par l'éternité qui l'attend. La lutte est acharnée entre ces deux cités, mais Dieu est le Maître de ce double courant de l'histoire, et à la fin, il fera triompher son amour. Il en découle pour Augustin toute une philosophie de l'histoire, mais aussi une approche du comportement de l'homme dans ce monde.

Augustin mourut à l'âge de 76 ans, alors que les barbares Vandales assiégeaient sa ville d'Hippone. Il s'éteignit alors qu'il priait avec ses amis, laissant un exceptionnel héritage spirituel. Il écrivit peu avant de mourir ce phrase souvent citée : *"Ô vous que j'ai tant aimés, que vos cœurs brisés ne se laissent pas abattre. Ne regardez pas la vie que je finis, voyez celle que je commence."* Une autre citation bien connue vaut la peine d'être méditée : *"Rien n'arrive malgré la volonté de Dieu, même pas ce qui est contre la volonté de Dieu."* Ou encore : *« La seule mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure. »*

Pour terminer, évoquons deux grands combats qui ont marqué son ministère :

Combats théologiques

Sa lutte contre le **donatisme** fut longue, ardue et douloureuse. Nous y trouvons l'aspect le plus discutable de son engagement. Il s'agit d'une question disciplinaire dans l'Église, qui a surgi après la très dure (et dernière) persécution de l'empereur Dioclétien (fin III^e - début IV^e s.). En 311, un évêque qui venait d'être élu fut accusé d'avoir été réintégré après avoir renié sous la pression de la police. La fraction de l'Église la plus soucieuse de pureté refusa de le reconnaître, et consacra un autre évêque qui eut pour successeur **Donat**, qui devint chef d'une Église dissidente appelée **donatiste**. Ces chrétiens glissèrent par la suite vers une politique anti-romaine et révolutionnaire face aux injustices sociales. Il y eut même parmi eux des bandes qui pillaient les propriétés des riches pour redistribuer leurs biens aux pauvres.

Près d'un siècle plus tard, du temps d'Augustin, ce courant reprit avec force. A Hippone, les donatistes reconnurent en Augustin un homme de Dieu et venaient écouter ses sermons. Augustin se mit à les exhorter pour qu'ils réintègrent l'Église. Il réfuta le "purisme" des donatistes au nom de la parabole de l'ivraie et du bon grain cohabitant jusqu'au jour du Seigneur (mais il "oubliait" que Jésus en parlait à propos du monde, et non de l'Église !). Augustin tenta de persuader les donatistes par la douceur, allant jusqu'à proposer que leurs évêques soient réintégré et conservent leur rang hiérarchique dans l'Église catholique. Il espérait alors que seul l'amour, et non la pression, allait faire revenir les donatistes, et il déplorait que l'Église catholique, la sienne, ait au siècle précédent cherché à résoudre le schisme par la force. Il convoqua les donatistes pour discuter, sans succès.

Après l'an 410, face à l'échec de cette "politique de la douceur", il se rallia à ceux qui en appelaient à la répression. Il écrivit : **Le Seigneur lui-même commence par convier les invités à son grand festin (Luc 14), puis il ordonne de les contraindre d'entrer. Par l'usage de la puissance que l'Église détient grâce à la foi des princes, depuis le temps fixé par la grâce de Dieu, ceux qu'on trouve le long des chemins et dans les taillis c'est-à-dire dans les hérésies et les schismes, doivent être contraints d'entrer. Qu'ils ne se plaignent pas d'être contraints, mais qu'ils considèrent plutôt qu'on les pousse de force à avoir part au banquet du Seigneur, dans l'unité du corps de Christ, non seulement dans le sacrement, mais aussi dans le lien de la paix. +*

Augustin chercha à tempérer l'ardeur de ceux qui voulaient persécuter les donatistes. Il écrivit à l'un des juges : **Je crains que tu ne songes à frapper les coupables avec la sévérité des lois et à les traiter comme eux ont traité les autres [il s'agit de ceux qui avaient opté pour la violence révolutionnaire] Je te conjure d'y renoncer et d'interdire l'application de la peine capitale. Nous voulons qu'on leur laisse la vie et qu'on ne fasse subir à leur corps aucune mutilation."*

Même s'il faut replacer ces événements dans leur contexte et reconnaître malgré tout un certain souci de modération chez Augustin, on ne peut que dénoncer cet usage abusif de la parole de la parabole *"Contrains-les d'entrer"* (Luc 14.23), interprétation au nom de laquelle, se réclamant d'Augustin, l'Église catholique dénaturera par la suite le message de l'Évangile et deviendra persécutrice en créant l'Inquisition. C'est le côté sombre d'Augustin, et nous ne pouvons que le déplorer. Un autre théologien africain, Tertullien, avait dit, deux siècles auparavant : *"Ce n'est pas un acte religieux de contraindre à la religion"*.

L'autre grand combat d'Augustin est celui qu'il a mené contre le **pélagianisme**. **Pélage** était un moine anglais d'une grande vertu et d'une austerité reconnue, établi à Rome depuis 394. Il méditait beaucoup la Bible et enseignait la morale dans une école chrétienne. Face au laxisme de son époque, il était connu pour son exigence de sainteté et pour la clarté de son enseignement. Orthodoxe en ce qui concerne la doctrine du Christ et celle de la Trinité, il fut par contre jugé suspect quant à la doctrine du salut. Il estimait que la chute d'Adam n'était pas héréditaire, qu'elle était certes un mauvais exemple, mais que chaque homme était créé libre et doué de la capacité de ne pas pécher. Selon Pélage, Dieu offre sa grâce à tous et chacun est apte à l'accepter ou à la refuser. C'est

pour aider les hommes de bonne volonté que Dieu a envoyé son Fils, dont l'enseignement et l'exemple à encourager à vivre saintement. Dieu, conscient de la faiblesse de la nature humaine, accordera son pardon à ceux qui auront manifesté le désir d'être obéissants.

On pressa Augustin d'intervenir, et il finit par accepter à son corps défendant. Il écrit : *"Ce ne sont pas des gens que l'on puisse aisément dédaigner ; leur vie est chaste, ornée de bonnes œuvres ; ils croient non pas en un faux Christ comme les manichéens et beaucoup d'hérétiques, ils l'adorent dans sa véritable nature, égal et coéternel au Père et véritablement fait homme. Ils croient à sa venue passée et espèrent sa venue future. Cependant, ils ignorent la justice divine et veulent en constituer une qui soit à eux."*

Dès l'an 412, Augustin s'engagea dans la controverse. Il écrivit notamment un ouvrage : **Du châtiement des péchés et de leur rémission**. Il y exposait les conséquences de la chute, et il fut le premier à élaborer la doctrine du "péché originel" : Adam est tombé. Or, c'est la vie de l'humanité tout entière qui était en Adam, comme en germe. *"Autres sont les péchés propres à chacun et autre ce péché unique par lequel tous ont péché, quand tous étaient cet homme unique, et qu'en cet homme unique tous ont péché."*³. Augustin oppose à l'optimisme moral de Pélage le pessimisme de l'Écriture. Le seul remède possible, c'est la grâce de Dieu, et cette grâce est accordée par excellence au baptême, qui selon Augustin, efface le péché originel et régénère. Un second ouvrage précise comment Augustin comprend l'œuvre de la grâce pour le salut : **De l'esprit et de la lettre**. Il y affirme que la volonté humaine ne peut accomplir la justice sans l'intervention de Dieu. Connaître les règles morales et vouloir y obéir ne suffit pas. Il faut l'action régénératrice du Saint-Esprit. Instruit par l'Écriture et par l'expérience de sa vie, Augustin écrit à propos de l'homme : *"Le bien lui viendra de celui dont il tire l'existence. Le libre arbitre [= la capacité de décider] ne peut conduire qu'au péché. Quand on commence à voir ce qu'il faut faire et vers quoi tendre, on ne le fait pas, on ne l'entreprend pas. On ne saurait pratiquer le bien sans l'aimer. Et pour nous faire aimer le bien l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs, non par le libre arbitre qui vient de nous, mais par le Saint-Esprit qui vient en nous."*

D'une manière très semblable à ce que dira Luther mille ans plus tard, Augustin explique que la justice de Dieu, ce n'est pas celle que l'homme obtient par les efforts de sa volonté, ce n'est pas non plus celle qui punit les pécheurs, mais c'est la justice dont Dieu revêt l'homme en vertu d'une grâce imméritée. L'effort moral prouve à l'homme son impuissance, et la loi montre l'incapacité de notre volonté, mais c'est dans notre impuissance que la grâce, par le Saint-Esprit, vient guérir notre désespoir et nous donner l'assurance du pardon de Dieu.

L'homme est-il réduit à la passivité, dans l'attente du don gratuit de la justice ? Non répond Augustin : *"Dieu suscite en l'homme la volonté de croire, sa miséricorde devance notre volonté, mais notre volonté est responsable de consentir ou de refuser l'appel de Dieu. Ce que nous possédons vient de Dieu, mais le recevoir et le posséder est l'affaire de celui qui reçoit et possède. Si quelqu'un m'oblige à scruter cette profonde question : pourquoi Dieu invite-t-il celui-ci de manière à le persuader, et non celui-là ? Je réponds par deux textes : *Ô profondeur de la richesse et de la sagesse de Dieu+, et *Y a-t-il de l'iniquité en Dieu ?+ Que celui qui n'est pas satisfait par cette réponse cherche quelqu'un de plus savant, mais qu'il prenne garde aux présomptueux."*

Augustin finit par triompher, et le pape Zozime lui donna raison après avoir tergiversé. Et pourtant, dans les siècles suivants, l'Église catholique, avec sa théologie des bonnes œuvres et des mérites des saints, glissera de plus en plus vers la position de Pélage, et ce sont les Réformateurs protestants du XVI^e siècle qui se réclamèrent clairement d'Augustin contre la théologie catholique officielle.

Pour conclure

En ce qui concerne le constat d'incapacité pour l'homme de se tourner vers Dieu par ses propres forces, et surtout la doctrine du salut et de la justification par la foi, la théologie protestante reconnaît en Augustin un jalon entre l'enseignement de s. Paul et celui des Réformateurs.

Sur d'autres points par contre, nous gardons certaines distances à l'égard de ce grand théologien. Ainsi, il a gardé de la philosophie grecque (il fut platonicien avant d'être manichéen) une anthropologie qui tend à séparer l'âme du corps, et, suite à ses luttes personnelles, fut enclin à "diaboliser" la sexualité en tant que telle et d'assimiler les notions de chair et de sexe.

Nous refusons aussi sa doctrine du baptême, qu'il faut selon lui administrer aux petits enfants aussi tôt que possible, car c'est par ce rite que la grâce opère pour effacer le péché originel. Enfin, nous l'avons relevé, saint Augustin a préconisé la contrainte pour faire rentrer les dissidents dans l'unique Église.

Par ses commentaires bibliques, ses prédications, sa profonde spiritualité, sa théologie de la grâce, Augustin est un "phare" pour les chrétiens de toutes tendances.

V.- LES CONCILES ŒCUMENIQUES

Nous limitons notre survol aux quatre grands conciles dits œcuméniques qui ont réuni les évêques chrétiens en Asie mineure aux IV^e et V^e siècles (entre 325 et 451). D'autres conciles eurent lieu durant la même époque, mais ne furent pas reconnus de la même façon. Leur raison d'être fut de définir les dogmes concernant la personne de Jésus-Christ et la Trinité. D'autres sujets furent discutés, mais ils étaient nettement moins importants. Ce sont les controverses provoquées par des hérésies qui rendirent ces Conciles nécessaires. Ils furent convoqués par l'empereur et non par le pape. L'ingérence de certains empereurs pour des motifs d'ordre politique fut parfois un lourd handicap dans les débats.

Ces Conciles ne rassemblèrent pas l'ensemble de la chrétienté. La majorité des évêques venaient d'Orient (ils furent de 200 à 500).

On les nomme cependant "œcuméniques" (universels) parce que les formulations théologiques qu'ils adoptèrent furent reconnues dans toute la chrétienté. Ce fut également le cas des Réformateurs. Cependant, la **Confession de la Rochelle** (adoptée en 1571 par les Églises réformées de France) précise : *"...ni les décrets, ni les conciles... ne peuvent être opposés à l'Écriture sainte, mais au contraire, toutes choses*

³ Augustin se fonde sur Romains 5.12 lu dans la traduction latine, encore contestée aujourd'hui par certains exégètes : *"en qui tous ont péché"*, alors que le grec peut se comprendre *"parce que tous ont péché"*.

doivent être examinées, réglées et réformées par elle." Cette Confession reconnaît, avec le Symbole des Apôtres et celui d'Athanase, le symbole de Nicée, "parce qu'il est conforme à la Parole de Dieu" (et non parce que, ayant été rédigé par un concile, il serait revêtu d'une autorité en soi, comme la Bible).

Les confessions de foi et autres textes produits par ces conciles reflètent les préoccupations théologiques de leur époque. Ils précisent certains points sur lesquelles la Bible ne formule pas de réponse explicite. Leur objectif était de fermer la porte à des interprétations déviantes qui auraient pu vider la foi chrétienne de sa substance.

Les grands Conciles n'ont pas prétendu élaborer une dogmatique chrétienne exhaustive, et n'ont pas traité de certains points qui n'étaient pas sujets à controverses en leur temps mais le devinrent plus tard, comme le statut de l'Écriture et son inspiration, la sotériologie, la transsubstantiation, etc. La question ecclésiologique (primauté de l'évêque de Rome) n'a joué qu'un rôle mineur dans les débats des Pères.

Le problème principal

La question de base est la suivante : le Nouveau Testament donne à l'homme Jésus de Nazareth le titre de *Kyrios* (Seigneur) ; or *Kyrios* est le terme qui, dans l'Ancien Testament grec (version dite des Septante), traduit *Yahvé*, le nom hébreu de Dieu dans les Écritures. D'autre part, l'Église baptise selon une formule trinitaire, mais en même temps les chrétiens se réclament avec force du monothéisme, face au polythéisme des païens.

Il y a là des difficultés exigeant une définition précise qui ferme la porte à des interprétations incompatibles avec l'ensemble du donné biblique. Le concile de Nicée fut convoqué pour prendre position face à l'hérésie d'Arius, qui rejetait la divinité de J.-C.

Mais auparavant, d'autres déviations de la christologie avaient été décelées, et faussaient la vérité dans des directions contradictoires. Il faut brièvement les esquisser.

Hérésies christologiques

Les ébionites. : On rassemble sous ce terme diverses sectes judéo-chrétiennes pour qui Jésus est uniquement homme. Ces sectes rejettent l'enseignement des épîtres de Paul. (*Ébiôn*, en hébreu, veut dire pauvre.)

L'adoptianisme. : Selon cette doctrine, Jésus est un homme prédestiné par Dieu qui l'a adopté comme son Fils de façon spéciale et unique lors de son baptême, en le revêtant de son Esprit.

Le docétisme. : Hérésie inverse des deux précédentes. Le mystère de la personne du Christ est interprété selon une doctrine dualiste : Jésus est Fils de Dieu, et comme tel, il est un être uniquement spirituel, divin. Ce qui en lui est humain n'est qu'une apparence. I Jn 4.6-7, 2 Jn 17 dénoncent déjà cette hérésie spiritualiste. Le *Adversus Hæreses* d'Irénée argumente longuement face à cette doctrine.

Le marcionisme. : Marcion (II^e siècle) ne professe pas une hérésie christologique. Il croit que Jésus est à la fois homme et Fils de Dieu, mais le Dieu révélé en lui est tout amour et miséricorde, ce qui selon lui est incompatible avec le Dieu présenté dans l'Ancien Testament. Le Dieu d'Israël serait une sorte de dieu inférieur, méchant et vengeur. En rejetant l'Ancien Testament, Marcion doit aussi censurer de larges pans du Nouveau Testament, ne conservant, *censurées+, que quelques lettres de Paul et l'œuvre de Luc.

Les sabelliens. : Ils professent un strict monothéisme. Le Dieu unique s'est manifesté sous trois aspects, ou *modes* (d'où le nom de *modalisme*), qui ont été des manifestations différentes du seul Dieu au cours des différentes étapes de l'histoire: les trois personnes de la Trinité répartissent leur œuvre selon trois temps de l'histoire du salut : le Père pour l'Ancienne Alliance, le Fils pour le temps de la rédemption, l'Esprit pour le temps de l'Église.

Le subordinatianisme. : Selon la philosophie grecque Dieu, étant Esprit, est étranger à toute forme matérielle. Pour intervenir dans le monde créé, il lui faut toutes sortes d'étapes intermédiaires, représentées par des divinités subordonnées, des sous-divinités. Cette conception a influencé une interprétation de l'incarnation défendue par certains théologiens de l'Antiquité, dont (avec modération) Origène. Selon les subordinatiens, Jésus-Christ doit être considéré comme un élément intermédiaire entre un Dieu immatériel et créateur et le monde matériel qu'il a créé.

Arius et l'arianisme. : Beaucoup plus que les déviations précédentes, l'arianisme a été une menace pour l'Église et s'est même posé en Église rivale dominant des pans entiers de la chrétienté. Arius, prêtre d'Alexandrie, né vers 260, poussa à l'extrême le subordinatianisme et prétendit que le *Logos* était nettement distinct de Dieu, et étranger à la substance divine. C'est la plus haute des créatures, mais est bel et bien une créature que Dieu a tiré du néant. Devenu homme, le *Logos* est sujet non seulement à la souffrance, mais au péché. S'il est resté bon, c'est par sa volonté propre.

Arius fut condamné en Égypte, mais fit de nombreux disciples en Orient, y compris au sein du clergé. Le trouble fut tel que Constantin convoqua les évêques à Nicée (Bithynie) pour un concile destiné rétablir l'unité dans l'Église. Il s'ouvrit en mai 325 et dura deux mois.

1.- Le concile de Nicée (325)

Ce concile rassembla deux cent cinquante évêques, dont un bon nombre portaient dans leur corps les séquelles de tortures subies lors de la persécution de Dioclétien, une vingtaine d'années auparavant. Le pape Sylvestre, trop âgé pour se déplacer, s'y fit représenter. Arius n'avait guère qu'une vingtaine de disciples parmi les Pères conciliaires, mais une forte proportion étaient "centristes", voire "subordinatiens". Le théologien dont les interventions eurent le plus d'influence, fut le diacre **Athanase**, futur évêque d'Alexandrie. Il était le porte-parole de l'orthodoxie christologique, et parvint à la faire triompher. Il montra que la christologie avait une conséquence directe sur la sotériologie (doctrine de la rédemption) : Pour le salut des hommes, il faut que Dieu entre dans l'humanité. Ainsi, la divinité du Fils, sans subordination, fut admise, et formulée avec précision dans le *Credo de Nicée*, (*A voir doc. annexe, l'article concernant le Fils*)

Nicée représente donc une victoire pour l'orthodoxie, mais l'hérésie ne désarma pas, d'autant plus que l'empereur Constantin la favorisait, lui qui suspendait des évêques orthodoxes pour les remplacer par des ariens. Arius fut réhabilité en 326 déjà, et Athanase exilé à Trèves (Allemagne) en 335.

2.- Le concile de Constantinople (381)

La question était réglée avant même l'ouverture du concile, puisque seuls les "nicéens" y furent admis ! Les Occidentaux, pourtant "nicéens", en étaient absents, y compris le pape Damase, qui n'est même pas représenté. La formule trinitaire est admise, complétant le *Credo* de Nicée. On l'appelle généralement le *Credo de Nicée-Constantinople*, car il ne comporte que certaines adjonctions par rapport à celui de Nicée qui en est la base. (Le texte intégral de ce *Credo* est cité en document annexe)

L'arianisme est chassé de l'Empire, mais il y reviendra au siècle suivant par l'invasion des Goths, tribus barbares évangélisées par Wulfila (Ulphilas), missionnaire arien.

3.- Le concile d'Éphèse (431)

Il mit face à face Nestorius, évêque de Constantinople, et Cyrille, évêque d'Alexandrie. Ce concile eut lieu un siècle après celui de Nicée, et dans l'Église catholique où a triomphé l'orthodoxie, on s'était mis de plus en plus à parler de la Vierge Marie comme étant la mère de Dieu (*Theotokos*). Nestorius n'acceptait pas cette formulation : **Dire que le Verbe divin, seconde personne de la sainte Trinité, a eu une mère, n'est-ce pas justifier la folie des païens qui donnent des mères à leurs dieux ? La chair ne peut engendrer que la chair, et Dieu, pur esprit, ne peut avoir été engendré par une femme. La créature n'a pas pu engendrer son créateur.**

Pour conserver à Jésus-Christ sa nature divine, Nestorius devait envisager une séparation en Christ entre nature divine et nature humaine. Il écrivit que Marie avait mis au monde un homme en qui Dieu habitait "comme dans un temple". Pour Cyrille au contraire, l'énoncé de Nicée interdisait cette façon d'envisager une sorte de coupure dans la personne "homogène" de Jésus-Christ. Il affirmait que la nature humaine était intégralement maintenue, ni niée ni mêlée. Nestorius prétendait le contraire.

Pour régler le conflit entre Nestorius et Cyrille, l'empereur convoqua un concile à Éphèse. Or Éphèse était la ville de la Vierge. C'est là qu'elle était censée avoir fini sa vie terrestre, recueillie par l'apôtre Jean, et on lui rendait déjà quasiment un culte. Or Éphèse était déjà du temps du paganisme le centre du culte à la Déesse-mère (cf. Actes 19 : "Vive la Diane des Éphésiens").

Les délibérations du concile se firent sous la pression de la rue. La cause fut classée en un jour, Nestorius fut suspendu de son épiscopat pour avoir proposé la formule : Marie *Theotokos* (celle qui a donné Dieu [et non pas engendré C *Theotokos*]), ou alors Marie *Christotokos* (la mère de Christ).

En signe de victoire, le pape fit réaliser à Rome, dans l'Église Sainte-Marie Majeure, une célèbre mosaïque à la gloire de la Vierge. Nestorius fut exilé en Égypte. Ses disciples furent accueillis par l'Église de Perse, qui était hors de la juridiction de l'empereur romain et du pape et refusa de le poursuivre pour hérésie. L'Église perse s'appellera dès lors *Église nestorienne*.

4.- Le concile de Chalcédoine (451)

La question christologique n'était pourtant pas encore réglée. Elle dut être reprise en 451 (un siècle et demi après Nicée) lors du 4^{ème} de ces grands conciles, le plus représentatif puisque cinq cents évêques y étaient présents. Le problème sur lequel statuer était le suivant : un moine de Constantinople, Eutychès, poussait à l'extrême la position anti-nestorienne de Cyrille. Pour lui, il n'y avait pas de distinction en Christ entre ses deux natures. Pour reprendre la précédente comparaison, ce n'était plus l'eau et l'huile séparées, mais l'eau et le vin mélangés. Mais dans ce cas, il n'y a plus ni eau pure, ni vin pur ! Eutychès fut condamné.

Le pape Léon 1^{er} fut le grand personnage du concile, qui fut l'occasion d'un triomphe pour le système de la papauté. Dans cette circonstance particulière, ce fut néanmoins pour la défense d'une bonne cause.

Eutychès et ses disciples sont appelés **monophysites** ("une seule nature" : en Christ, ils font fusionner les deux natures en une). Ils parvinrent à s'implanter en Égypte, en Éthiopie et en Arménie, c'est-à-dire dans des régions où l'Église était forte, mais ne reconnaissait pas la primauté de l'évêque de Rome. C'est un Syrien du nom de Jacob Bardai qui fit triompher cette tendance dans ces régions, d'où le nom de **jacobites** que prirent ces Églises.

Ainsi, dès l'Antiquité, et hors de l'influence de la papauté de Rome, nestoriens et jacobites, représentant deux grands courants caractérisés par des tendances christologiques inverses, ont dominé l'Église du Christ dans des régions non-européennes.

Evaluation

La description de ce que furent ces conciles peut laisser une impression mitigée, et les confessions de successives qui y furent élaborées nous paraissent peu adéquates par rapport aux questions brûlantes de notre actualité.

Mais cette première impression mérite d'être revue. En effet, le N.T. ne nous fournit pas de textes dogmatiques élaborés, et c'est la sagesse divine qui l'a voulu ainsi. Par contre, il est de la responsabilité de l'Église, dans chaque époque, de rendre compte de la Vérité et de confesser sa foi, de mettre aussi des limites face aux déviations qui surgissent sans cesse.

Car la définition donnée à Chalcédoine, qui renvoie dos à dos Nestorius et Eutychès, est l'aboutissement heureux de ce cheminement difficile qui parvint à rendre compte avec équilibre et finesse des données bibliques. Cette définition procède plus par négations que par affirmations, cherchant avant tout à fermer la porte aux solutions qui dénaturent le mystère du Christ Dieu et homme. Certainement, il n'est pas surprenant que l'aspect positif soit difficile à cerner : l'incarnation va au-delà de ce que l'esprit humain peut concevoir. Se gardant des déviations, on renonce à expliquer, pour adorer. Une telle définition est certes tributaire du vocabulaire de la philosophie grecque et, en cela, elle est marquée par un contexte culturel spécifique. Mais, en énonçant une doctrine plus précise que celle enseignée par la Bible elle-même, le concile a surtout voulu écarter un danger. Celui que faisait courir à la vérité un flou laissant la porte ouverte à des courants qui, par leur dérive, auraient pu vider l'incarnation et la rédemption de son contenu biblique. Les conciles de l'Antiquité, étant chronologiquement les premiers, ont dû affronter des questions fondamentales, et l'ont fait avec beaucoup de soin, de vigilance et d'acuité dans la perception des problèmes. Ils n'ont pas donné, heureusement, réponse à tout. Il reste encore et toujours, malgré la précision des textes, un "infiniment au-delà de tout ce que nous pouvons concevoir" qui suscite notre adoration.

Avec les Réformateurs nous en reconnaissons la valeur, non pas parce que les conciles qui les ont formulées auraient une autorité officielle infaillible, mais parce qu'elles sont "conformes à la Parole de Dieu". Si elles n'avaient pas existé, il est certain que les Églises auraient, au cours des siècles, manqué d'un cadre de référence pouvant les unir autour d'une même compréhension de la personne divine et auraient été moins bien préparées pour combattre certaines erreurs. Prises au sérieux, ces formulations devraient nous préserver de toute idolâtrie et aussi de toute déviation quant à l'origine de notre salut.

VI.- HIERARCHISATION DE L'ÉGLISE ET EVOLUTION VERS LA PAPAUTÉ

a) L'évolution aux II^e et III^e siècles

Cette évolution ne fut pas uniforme, ni également rapide partout. Les problèmes principaux sont ceux de la disparition des apôtres, de la croissance des Églises et de leur inévitablement éclatement en de nombreuses cellules de maison (la persécution empêchait de construire des locaux ecclésiastiques centralisés), enfin des risques de déviation doctrinale et de séparatisme. Les chrétiens étaient sortis très récemment du paganisme, le N.T. n'était pas encore constitué, et les personnes pouvant disposer d'un évangile ou de quelques épîtres étaient rares. Cela a conduit au renforcement de l'autorité et à sa concentration dans une seule personne. On voit donc poindre une structure hiérarchique durant cette période. Déjà en l'an 95, Clément de Rome exhorte des Corinthiens à respecter leurs évêques (appelés parfois encore anciens), car ils ont été instruits et mis en place par les apôtres pour continuer leur ministères. Dans les épîtres d'Ignace d'Antioche, écrites avant l'an 110, on voit nettement que les termes "anciens" (au pluriel) et "évêque" (au singulier) désignent deux fonctions différentes. L'évêque est le dirigeant, les anciens le secondent en se répartissant dans les divers groupes et annexes de villages, sous la surveillance de l'évêque dont la présence est nécessaire pour célébrer le culte et la cène. A Rome cependant, en l'an 160, on parle encore des évêques (pluriel), les Églises de maison étant sans doute très nombreuses. La liberté et la spontanéité des cultes des débuts (cf. 1 Co 12) fait place à un monopole des dirigeants, qui deviennent de plus en plus un clergé, c'est-à-dire des hommes « du sacré » disposant d'un pouvoir spirituel spécial leur permettant d'être des intermédiaires entre Dieu et les fidèles. Eux seuls ont la faculté de distribuer les sacrements pour qu'ils soient efficaces.

Progressivement, et pas uniformément, les évêques deviennent les dirigeants des Églises des villes. Au début ce sont ceux qui ont une autorité due au fait qu'ils ont connu un apôtre, puis qu'ils ont connu ceux qui ont été mis en place par un apôtre... et la chaîne s'allonge, pour former ce qui s'appellera plus tard la *succession apostolique*, dans laquelle on a vu la garantie d'authenticité de l'Église, face aux hérétiques qui ne pouvaient pas se réclamer d'un apôtre. En raison de leur autorité, eux seuls peuvent consacrer au ministère leurs collaborateurs subalternes, presbytres et diacres. Ils placent comme pasteurs dans les Églises des villages de leur région un ancien (presbytre, terme qui va bientôt se contracter en prêtre^{sbj}). De même les diacres furent peu à peu chargés d'aider les prêtres dans le déroulement des cultes, et par la suite, on appela diacres les prêtres en formation, sans qu'ils soient nécessairement chargés des secours et autres tâches matérielles. Cette hiérarchie à trois étages : l'évêque, les prêtres, les diacres fut déjà esquissée par Ignace d'Antioche, vers 115.

Les ministères de type "charismatique" comme les prophètes ont peu à peu été éliminés des Églises officiellement structurées, et marginalisés dans des milieux dissidents comme les montanistes.

b) dès le IV^e siècle: l'Église impériale

L'adhésion de l'empereur Constantin au christianisme fut ressentie comme un exaucement de prières et une délivrance car les chrétiens eurent enfin la liberté de culte, ils purent construire des églises et obtinrent la protection de l'État. On a vu les conséquences dans l'affaiblissement spirituel de l'Église. En outre, le pouvoir de l'évêque de Rome fut de plus en plus comparable à celui de l'empereur.

Cette évolution ne se fit pas du jour au lendemain, ni sans provoquer des réactions. On vit s'accroître le courant monastique. Ermites solitaires et communautés de moines s'en allèrent chercher la pureté non seulement hors du monde, mais hors d'Églises compromises avec le monde. Certains missionnaires, comme **Martin de Tours** (316-397) en Gaule et ses disciples prêchaient fidèlement aux païens, refusant de les baptiser sans qu'ils aient d'abord compris et accepté l'Évangile.

2. Naissance et affirmation de la papauté

a) Une lente évolution vers une conception "monarchique" de l'Église

La prétention des évêques de Rome à être revêtus d'une autorité supérieure à celle des évêques des autres métropoles chrétiennes apparaît progressivement au cours du II^e siècle. L'Église de Rome se mit à affirmer que les apôtres Paul et Pierre ayant exercé leurs ministères à Rome, cela lui donnait des droits prioritaires. Être l'Église de la capitale et de la plus grande ville de l'Empire ne pouvait qu'accentuer cette prétention. Mais jusqu'en l'an 150, le ministère des évêques était collégial à Rome. Le premier évêque unique fut **Anicet** (entre 150 et 160). Mais il ne prétendait pas à une autorité universelle. Lorsque Polycarpe évêque de Smyrne vint en 154 le rencontrer pour fixer la date de la fête de Pâques, la discussion n'aboutit pas à un accord, mais Anicet n'imposa rien et offrit même à Polycarpe de présider le culte à la fin de son séjour.

Par contre, 30 ans plus tard, **Victor** (189-190) se montra nettement plus autoritaire. Il excommunia les évêques qui ne se soumettaient pas à ses décisions (notamment au sujet de la date de Pâques). De nombreux évêques protestèrent, il dut faire marche arrière. Irénée de Lyon fut le premier théologien à exprimer vers l'an 180, le caractère éminent de l'Église de Rome (mais sans préciser "de l'évêque"), en raison de son ancienneté, du ministère de Paul et de Pierre, de son importance numérique et de sa situation dans la capitale de l'Empire. Mais son intention était de préserver, face aux hérésies, la pureté de l'Évangile prêché par Paul et Pierre, et non de plaider pour la domination de l'épiscopat romain! D'ailleurs il demandera à l'évêque de Rome de se montrer plus tolérant à l'égard des ministères "non-institutionnels" des prophètes montanistes.

b) Première prétention à une domination monarchique sur les autres Églises de la chrétienté

L'évêque **Etienne** (254-257) fut le premier à argumenter en affirmant qu'il était le successeur du "prince des apôtres", c'est-à-dire de Pierre, et qu'il avait le droit à la primauté sur l'Église universelle. Cette prétention souleva un tollé de protestations, notamment de l'évêque de Carthage, **Cyprien**, éminent Père de l'Église, canonisé. Pour Cyprien, l'autorité dans l'Église est synodale: elle réside dans les décisions prises par la réunion des évêques d'une même région et non par un évêque universel. Il affirme que les évêques sont ensemble successeurs des apôtres qui formaient un collège de ministres égaux entre eux -- Pierre n'étant que le porte-parole des autres. Il écrit: "*Personne d'entre nous ne peut s'ériger en évêque des évêques et réduire ses collègues à une terreur tyrannique et à une obéissance forcée.*" La plupart des évêques partagent son avis. L'autorité unique de l'évêque de Rome est donc loin d'être reconnue en l'an 250.

c) L'influence du système impérial après Constantin

Au siècle suivant, qui est celui de Constantin et de ses fils, le pouvoir romain s'accroît sur l'Église. On organise l'Église d'une façon parallèle à l'Empire, ce qui renforce la puissance de l'évêque de la capitale.

Au IV^e siècle, les évêques de Rome **Jules 1^{er}** (vers 340-350) puis **Sirice 1^{er}** (384-399) ont nettement accru leur pouvoir. Sirice est le premier qui communique ses avis sous forme de *Décrétales*, c'est-à-dire de décisions qui doivent avoir force de loi dans toute la chrétienté. **Léon 1^{er}** (440-461) est peut-être le premier "pape" au sens actuel du terme. Il obtient que le 6^{ème} canon du Concile de Nicée (qui eut lieu en 325) soit modifié comme suit: "*Rome a toujours eu la primauté*". Ce pape acquit un grand prestige politique en parvenant à convaincre de terrible envahisseur Attila qui ravageait l'Europe de retourner en Asie d'où il venait. Cependant, durant son "règne" (car c'est ainsi qu'il faut s'exprimer désormais), les 150 évêques réunis pour l'important Concile de Chalcédoine (451) affirment (et Léon refusera ce canon): "*Nous avons décidé de donner les mêmes droits [qu'à Rome] au très saint Siège de la Nouvelle Rome [Constantinople]. A juste titre, estimant que la ville qui est honorée par l'Empire et le Sénat [les barbares ayant investi Rome, l'empereur et le Sénat siégeaient à Constantinople] et a les mêmes privilèges que la vieille ville impériale [Rome] doit être élevée aussi en matière ecclésiastique, pour être la seconde à côté de Rome*". Le schisme entre l'Église d'Orient (tradition grecque) et l'Église d'Occident date de 500 ans plus tard (1054), mais en fait, Constantinople n'a jamais accepté d'être soumise à Rome, et entre les VI^e et VIII^e siècles, il y eut rivalité entre ces deux "sièges" pour "évangéliser" (?) le sud-est de l'Europe, notamment les régions qui ont constitué l'ex-Yougoslavie, où la récente guerre entre Serbes (orthodoxes d'Orient) et Croates (catholiques) eut en partie des causes religieuses.

d) Le premier pape "homme d'Etat"

Grégoire le Grand (590-604) fut un grand pape. Moine de l'ordre des bénédictins, il fut élu évêque de Rome par la volonté populaire. Pour lutter contre l'anarchie, la décadence et les abus qui menaient à l'épiscopat des hommes riches et puissants mais indignes de leur tâche, il centralisa le pouvoir à Rome, et régla aussi la liturgie et le chant d'Église ("on l'appellera désormais "grégorien"). Sous son pontificat, la doctrine du Purgatoire et le culte des images ont été officialisés. Il crée les États pontificaux (c'est-à-dire une entité territoriale politique sous son autorité), pour se protéger contre des envahisseurs et est donc le premier pape à avoir un pouvoir temporel (aujourd'hui encore, bien que minuscule, le Vatican se considère comme un État). C'est donc une étape importante dans l'évolution vers le système de la papauté. Mais Grégoire l'a fait avec l'authentique intention de préserver et purifier l'Église. Veillant à une meilleure formation des prédicateurs et renforçant la place de la prédication de la Parole de Dieu aux fidèles, il a manifesté une réelle volonté de réforme -- mais dans un sens qui éloigna plutôt cette Église de celle du N.T.

e) Décadence de la papauté

1^o *L'affaire de fausses Décrétales (850)*. On a vu que dès Sirice 1^{er}, les Décrétales forment un recueil de décisions papales ayant force de loi dans toute l'Église. Vers l'an 850, on ajouta une série de Décrétales datées (prétendait-on), des II^e, III^e et IV^e siècles, et selon lesquelles, dès cette époque, les papes avaient une autorité absolue sur tous les évêques et étaient totalement indépendants face au pouvoir civil. Ces Décrétales étaient fausses, tout le monde le sait depuis longtemps, mais à l'époque on les tint pour authentiques, et elles renforcèrent notablement le système de la papauté.

2^o *Un siècle tragique*. Ce mensonge ne fut pas profitable à la papauté, qui connut dès lors une période de lamentable décadence. En un siècle, 27 papes se succédèrent: intrigues, rivalités entre grandes familles romaines, assassinats... Un pape buvait à la santé des dieux païens, un autre, devenu pape comme jeune garçon, fut reconnu adultère et incestueux. Peu avant l'an 100, il y eut même trois papes rivaux. En 1054, ce sera le Grand Schisme avec l'Église d'Orient, le pape Léon IX et le patriarche de Constantinople s'excommuniant mutuellement.

f) Le catholicisme triomphant.

Aux siècles suivants deux grands papes cherchèrent à redresser la situation en contrôlant mieux l'Église pour la purifier.

1^o **Grégoire VII (1073-1084)**. Il fut l'un des plus grands papes de l'histoire. Il voulut purifier le clergé, en réprimant la simonie (achat des charges ecclésiastiques), en exigeant le célibat des prêtres et en interdisant aux princes de nommer les ecclésiastiques ("Querelle des Investitures"). Il créa les *cardinaux* représentant la papauté dans toute la chrétienté, et la *Curie* (assemblée des cardinaux) élit les papes. Un pape nomme donc ceux qui vont élire son successeur.

2^o **Innocent III (1198-1216)**. Élu très jeune, il fut d'emblée reconnu pour sa sagesse, son autorité et sa stature de chef d'État. Il organisa la 4^{ème} croisade (le but des croisades étant de reconquérir le tombeau du Christ et la Terre sainte par les armes qui étaient aux mains des musulmans...), mais cette croisade aboutit au siège de la ville de Byzance (nouveau nom de Constantinople) et aggrava la division entre l'Église d'Orient et celle d'Occident, affaiblissant aussi Byzance face aux envahisseurs musulmans. Innocent III mis sur pied une autre croisade pour lutter par les armes contre les hérétiques (Cathares) qui représentaient un très fort courant dans le sud-ouest de la France. Il continue d'affirmer la suprématie des papes sur les pouvoirs civils. Comparant le pape et les princes, il utilise l'image du soleil et de la lune, ou de l'âme et du corps. Sous son règne eut lieu le 4^{ème} **Concile de Latran**, qui fixa de nombreux nouveaux dogmes, dont celui de la transsubstantiation. Il confirma l'interdiction faite à **Pierre Valdo** de prêcher l'Évangile, et prit **François d'Assise** pour un illuminé. Par contre, il encouragea **Dominique Guzman** dans son projet de fonder l'ordre des dominicains pour lutter contre les hérétiques. Son règne d'Innocent III, la terrible **Inquisition** (ayant le pouvoir de condamner à mort) prit une énorme importance et fit des ravages.

Evaluation

Quel chemin parcouru en 1000 ans... et quelle distance par rapport au modèle de l'Église des apôtres et des martyrs. Celui qui prétend représenter le Christ- serviteur crucifié est désormais un puissant de ce monde, n'hésitant pas à recourir à la violence pour s'imposer. Bien sûr, il ne faut pas trop généraliser, et certains papes furent des hommes droits et sincères. Plusieurs se consacrèrent à purifier l'Église, mais le firent en général en renforçant leur pouvoir pour mieux contrôler la situation, plutôt qu'en revenant aux sources par l'enseignement de la Bible.

La période allant de Grégoire VII à Innocent III est, d'un point de vue catholique, une sorte d'âge d'or. Jamais la papauté n'eut autant le moyen de s'imposer, et elle règne sur l'Europe. C'est le temps des cathédrales, de la fondation des grands ordres religieux et des premières universités, sous le contrôle de l'Église.